

Requiem pour Miranda

Sylvain Kermici

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SYLVAIN KERMICI

REQUIEM POUR MIRANDA



EQUINOX
LES ARÈNES

« Il essaie de se souvenir des jours
précédents, des autres proies,
de leurs visages vidés par
l'imminence de la mort,
de leur odeur, leur odeur
de lait et de méthane, de
leur tétanie.
Rien n'émerge.
Jamais. Et c'est bien
pourquoi il va
recommencer... »

Un huis clos
tragique, entre les
bourreaux et la victime,
où chacun finit par vaciller.
Un texte vertigineux,
qui hante les lecteurs
longtemps après avoir été lu.



Sylvain Kermici est né en 1975.
Il vit à Paris. *Requiem pour
Miranda* est son second roman
après *Hors la nuit* (Série Noire,
Gallimard).

ILLUSTRATION DE COUVERTURE: THOMAS OTT
LOGO EQUINOX: MILLOFFER
COUVERTURE: ALAIN BLAISE

EQUINOX
LES ARÈNES

**REQUIEM
POUR
MIRANDA**

Hors la nuit, Gallimard, Série Noire, 2014.

Ouvrage publié sous la direction d'Aurélien Masson.

© Les Arènes, Paris, 2018

Tous droits réservés pour tous pays.

Les Arènes

27, rue Jacob, 75006 Paris

Tél : 01 42 17 47 80

arenes@arenes.fr

Requiem pour Miranda se prolonge sur www.aren.es.fr

SYLVAIN KERMICI

**REQUIEM
POUR
MIRANDA**



EQUINOX
LES ARÈNES

*« La peau de lumière vêtant ce monde
est sans épaisseur
et moi je vois la nuit profonde de tous
les corps
identique sous le voile varié [...]
je suis le voyant de la nuit l'auditeur
du silence [...]
je suis l'homme à l'envers... »*

*René Daumal,
Poésie noire, poésie blanche*

*À la fille de la place
aux pigeons noirs.*

Elle demande *Pourquoi vous faites ça ?* Elle porte un jean, un tee-shirt à manches longues rouge et blanc. Le nom d'une équipe de baseball est brodé dans le dos. En général, elle le revêt lorsqu'elle reste à la maison à bricoler, à jardiner ou à traîner avec son fils. Elle est assise dans un fauteuil club. Elle paraît frêle entre les accoudoirs molletonnés. Cheveux blonds, lisses et raides, coupe basique lui donnant un aspect juvénile, genre garçon manqué. Grands yeux ronds et visage étroit qui la font ressembler à un poisson ou à un oiseau tombé du nid, tombé de la tapisserie ornant un mur à sa gauche. Ses mains sont attachées dans le dos par une cordelette blanche, ses chevilles entravées par une paire de menottes. Elle capte des formes dans la pénombre autour d'elle, mais ne peut saisir ce qui lui arrive, ni où elle se trouve. Toutefois, comme un cri immédiat de tout son être, elle sait qu'elle doit résister.

Elle demande *Pourquoi vous faites ça, les gars ?* On lui répond *Parce qu'on te déteste.* On lui répond *Tu veux qu'on te fasse un dessin ?* Elle garde un silence incrédule. Elle cherche à comprendre les mots grognés par l'homme. Sa tête roule sur les épaules. Elle peine à retenir ses paupières de tomber, gagnée par un demi-sommeil qu'elle craint instinctivement, sachant qu'il finira bien par l'emporter. En dépit de la zone de tension entre les omoplates, à force de supporter les bras croisés dans le dos, elle se rejette contre le dossier puis, se souvenant qu'elle déteste le contact râpeux du cuir, se penche aussitôt en avant, pour un retour en position initiale. Des fourmis courent dans ses doigts. Une fine pellicule de sueur irrite les arêtes de son nez. Elle nage en pleine confusion, consciente de sa fragilité et de son isolement, les brûlures aux poignets et aux chevilles en piqûres de rappel dès qu'elle bouge trop. Elle remarque l'un des deux hommes, le jeune Asiatique, debout près d'elle. Elle tourne la tête vers lui et tente de le suivre des yeux avec un temps de retard. Il n'est plus tout à fait là où elle regarde, mais un peu plus loin ou un peu plus près. Elle se ressaisit, bascule contre l'accoudoir opposé afin d'échapper à cette silhouette mobile qui l'observe.

Elle demande, tirant péniblement les mots du vide, *Où est mon bébé ?* Elle dit *Il était avec moi.* Elle dit *Il était avec moi.* Elle fait mine de scruter le sol à ses pieds, comme si elle s'attendait à le surprendre par terre, en train de gazouiller et de jouer tranquillement. On lui répond *On s'en est occupé.* On lui répond *Il va bien.* On lui répond *Il est calme comme une pierre. Ne t'inquiète pas pour lui.* On lui répond *On va l'emmener loin d'ici.* Elle demande *Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?* On lui dit *On connaît une famille pas loin. Ils ont pas de bébé.* On lui dit *On va leur donner. Ils le méritent plus que toi.* On lui dit *Il sera bien là-bas.* On lui dit *Tu ferais mieux de l'oublier.* Elle agite la tête, pâle et tendue, afin de dégager une mèche gênante de son visage. Manière de rassembler ses esprits, lignes des joues et du front creusées par l'effort, nuque lourde. Elle dit *Non. Non. Non.* Elle dit *Je veux pas.* Elle dit *Je veux pas.* Elle dit *Vous me séparerez pas de mon enfant.* Elle dit *Il était là. Rendez-le-moi.* Elle dit *Vous n'avez pas le droit.* Elle le répète avec insistance mais sans énergie, en traînant la voix, incapable de pleurer ou de hurler, de se débattre. Elle entend le barbu soupirer d'agacement, comme le ferait un adulte devant un enfant obstiné dans l'erreur. On lui dit *Tu préférerais qu'il soit mort, c'est ça ?* On lui dit *Tu préférerais qu'on l'ait tué ?* On lui dit, après un moment, *Tu préfères qu'on le tue, c'est ça ?*

Le jeune Asiatique émerge avec nervosité du brouillard, trépigne autour du fauteuil club. Torse nu, peau grasse et imberbe de bébé débordant du jean, légèrement fluorescente dans la pénombre. Elle comprend qu'il est à deux doigts de se jeter sur elle, colérique et impatient, sans raison, car elle existe, car elle est là, avec eux. Elle présume qu'il l'aurait déjà fait sans le barbu, vers lequel il ne cesse de jeter des regards en quête d'approbation ou de soutien, d'un cadre. Le courant circule entre eux, se nourrit de l'un pour revenir vers l'autre, si chargé qu'ils pourraient être plus nombreux dans le noir, tout un peuple d'yeux durs, méfiants, cruels et stupides, condamnés à se scruter sans fin, à la détailler comme un monstre de foire. Ils ont l'air réels, le jeune surtout, plus près d'elle. Elle distingue mal le barbu installé sur une chaise, face à elle, à l'abri derrière la caméra. Elle se tord le cou et retrouve le jeune à gauche, à la limite de sa vision. Il prend appui sur l'accoudoir pour s'accroupir, lui touche les mollets et les pieds. Elle entend un faible grelot. Alors qu'il est en train d'insérer une clé dans la fente de la paire de menottes, elle croise ses yeux ternes, aussi inexpressifs que s'ils étaient peints sur du verre. Elle ne se réjouit pas du clic libérateur. Elle éprouve un grand vide, à peine limité par les élancements dans les chevilles. Elle n'est rien. Personne. Une sensation pénible. Une déchirure. Une béance avec un arrière-goût d'effroi.

Elle dit *Je veux mon bébé*. Elle dit *Mon bébé*. On lui répond *Ton bébé est déjà parti*. On lui dit *C'est trop tard*. La compréhension est furtive. Tout est à refaire. Elle attend un moment. Elle demande *Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? C'est mon bébé*. Elle dit *Vous n'avez pas le droit*. On lui répond *Tu veux savoir pourquoi on fait ça ?* On lui répond *On t'aime pas*. *Voilà pourquoi*. On lui répond *On t'aime pas*. On lui répond *On a tous les droits sur toi*. *Combien de fois je vais devoir te le dire ?* On lui répond *Je peux te l'écrire si tu préfères*. *Ça ne changera rien*. Elle se redresse, respire par saccades, poitrine contractée, genoux et cuisses serrés. Elle gagne du temps. Elle l'a déjà fait, bouger ainsi, millimètre par millimètre, hors de vue. Elle le refera. Les moments se répètent sans que rien les distingue les uns des autres. Elle retrouve dans les motifs évanouis du tapis boueux une fatigue proche de la sienne. La caméra sur le trépied. La lumière intermittente au-dessus de l'objectif. Le barbu derrière la machine. Les ombres à l'angle du plafond. Les pales du ventilateur. On lui dit *Ça suffit maintenant*. *Tu vas nous obéir*. On lui dit *Tu es à nous maintenant*. *Tu es une fonction*. On lui dit *Tu es une fonction*. On lui dit *Rassure-toi*. *Nous le sommes tous*. On lui dit *Crois-moi*. *Il n'y a rien d'autre, chez personne*. *Alors ferme-la*.

Le jeune Asiatique rejoint en marmonnant une porte ouverte dans le mur de droite, donnant accès à une pièce faiblement éclairée, verdâtre. Elle se demande comment il a réussi à parcourir une telle distance en si peu de temps. Il lui a fallu un clignement de paupières pour disparaître. Elle est déjà en train de dériver ailleurs, de l'oublier, alors qu'il est de retour, la dominant, animal massif et suant, sans âge. Son odeur corporelle dégage une vigueur nauséabonde, des relents de jeunesse pervertie. Elle ne réagit pas lorsqu'elle surprend l'éclat d'une lame de couteau entre ses doigts boudinés. Une part d'elle persiste à nier l'évidence, à n'y voir qu'un élément indépendant, sans conséquence, en rien relié à elle. Le corps, lui, adopte une attitude plus défensive : épaules rentrées, tête baissée, genoux légèrement relevés. Il saisit la manche gauche du tee-shirt en glissant l'index et le majeur sous le tissu, tire brutalement dessus, sans aménité, vers lui. Déséquilibrée, elle lui oppose une résistance de fortune, ne pouvant se cambrer plus avant sans tomber du fauteuil. Les mailles se distendent. La pointe de la lame lacère le coton par petits coups brefs et incisifs. Partant du bord, elle remonte et découpe de rageuses bandelettes rouge et blanc. C'est avec effarement qu'elle examine sa propre peau comme celle d'une autre jeune femme. Elle constate sans éprouver de peine ou de soulagement particulier que la lame, en dépit de la violence avec laquelle elle s'acharne, ne l'a pas encore entaillée. Elle frémit en entendant une couture craquer, craquer si fort que le son lugubre pourrait venir d'autre chose, d'une chose plus grande, plus vaste et profonde qu'un vêtement, de ses os ou de la nuit tout entière. Elle respire avec précipitation. Elle aimerait se cacher quelque part, ailleurs, hors de cette pièce. Tirer son corps dans l'ombre. Devenir aussi insaisissable que le brouillard.

Le jeune se ménage des pauses. Il suspend son geste pour jeter, encore et toujours, un œil en direction du barbu tapi dans le noir. La diode rouge de la caméra éclaire alors ses yeux ambrés et morts, leur conférant un soupçon de conscience factice. Elle admet qu'il en a besoin, guetter l'assentiment de l'aîné, conforter son rôle, renouveler le pacte qui les unit. Il lui faudrait exploiter l'avantage de l'intuition, en tirer profit, mais elle perd constamment le contact pour s'égarer entre le rond de l'halogène et la caméra. Elle a repéré une autre source de lumière, en bas à droite, à son niveau, tamisée, teintée, qu'elle ne retrouve pas. Elle imagine la pièce sous terre, sous le temps, d'où la difficulté à respirer, ce sentiment que tout est perdu, déjà joué, que le mal est fait. Elle a beau se débattre, elle reste l'ombre de quelque chose qui a eu lieu en amont du vertige. Ce n'est pas tant le jeune qui la rudoie qu'un chaos récent dont elle ignore tout. Avec un effort, elle pourrait sentir les réminiscences qui se forment à l'orée de sa conscience, les vagues images qui l'irritent, comme l'irritent la cordelette ou la paire de menottes. Mais elle n'est pas prête. Il est encore bien trop tôt.

Elle ferme les yeux un instant, retrouve l'arme contre elle, entre le tee-shirt et la peau. Le manche est en plastique granuleux. La lame arrache des rubans de plus en plus longs, alors que les doigts sans chaleur du jeune entravent son épaule. Sa propre nudité est anormalement dévoilée. Les trois grains de beauté sous la clavicule. Le duvet de poils blonds hérissés au contact de l'air. Le réseau de veines bleutées. Elle entend la chaise occupée par le barbu grincer, les pieds traîner au sol, le ronronnement de la caméra qui l'enregistre passivement. C'est sur le vieux tapis usé et crasseux qu'elle se focalise. Elle désire renouer avec les motifs floraux qui l'ornaient, effacés à présent, dont on devine encore des détails, comme s'il contenait quelque vérité cruciale sur le passé ou la lutte, un pont vers la normalité. Elle se le figure neuf, exposé dans un grand magasin, les clients déambulant entre les rayonnages, l'agréable illusion de pouvoir que procurent les objets. Elle est incapable de se projeter plus avant dans le tableau vierge. Elle retombe entre les quatre murs d'asphyxie et de défaite, au cœur obscène du décor.

Le jeune est à droite, contre l'accoudoir. Elle le repère grâce à son odeur suave et écoeurante. Il perpétue l'outrage sur l'autre manche, qu'il empoigne avec une hargne sans objet. Elle ne fait rien. À quoi bon ? Elle sait qu'il obtiendra ce qu'il veut par la force et la contrainte. Ses muscles sont endoloris sous les lambeaux de vêtement, l'épiderme irrité au niveau des tubulures osseuses de la colonne vertébrale. Des coupures sur l'épaule libèrent plusieurs gouttes de sang noir. Pour garder le cap, elle soutient à travers le rideau de ses cheveux le regard dévorant de la caméra. Elle envie la régularité de l'objet dénué de souffrance, pure mécanique, pure fonction, comme le barbu l'a énoncé. Elle aussi est détachée, autonome. Elle se distingue du fauteuil en cuir, de la main adverse, de la douleur. Une forme de combat déséquilibré. L'opposition excite davantage le jeune et le rend plus pressé, maladroit. Elle sursaute chaque fois que l'arme manque de lui fendre les chairs. Que ce soit à cause de la sueur ou des larmes, ou des deux mêlées, ses yeux piquent. Sa tête ne cesse de virer vers le dossier en cuir. Elle surveille comme elle peut les baisers graveleux de la lame froide, la pointe qui glisse son argent entre les grains de beauté plus nombreux sur cette épaule, les taches de naissance, les marques, les empreintes d'un avant. Chaque morsure murmure son nom, mais d'une voix étrangère.

Il lui arrive de pressentir brièvement ce qui l'attend, ce que les deux hommes comptent lui faire. Un flash. Un éclair de lucidité au cours duquel l'envahit le sentiment anxiogène d'une catastrophe imminente, irréversible et totale, aussitôt brouillé par la quantité de Valium avalée et par quelque mécanisme de défense. Elle se replie alors, soulagée que les brumes l'emportent. Elle ignore l'heure, le jour. Elle suppose la nuit au-dehors, complète. Black-out. Elle a oublié le pourquoi de sa présence dans la pièce. Elle était là lorsqu'elle a ouvert les yeux, comme si elle était née dans ce fauteuil club. Ce lieu est un piège, un coma généralisé de somnambules rêvant la vie. Tout est faux, c'est évident. Tout est faux. Elle bouge le moins possible, bouche fermée, respire par le nez. Elle attend que le temps passe, recluse dans l'épuisement, meilleure façon de ne pas être affectée. Tout instant écoulé hors du temps est un instant gagné.

Elle l'entend gronder, aperçoit la moue sur le dur visage d'enfant vieilli prématurément, le masque rigide et gris, dans l'effort qu'il doit accomplir pour la déshabiller. Le tee-shirt craque de bas en haut, selon une ligne de faille régulière. Elle se penche, la poitrine contre les cuisses. Elle a l'impression que son cœur s'est fiché dans le fond de sa gorge. Il est en train de défaire un nœud au col du bout de la lame. Ce sont les dernières mailles retenant le vêtement au torse. Elle leur redemande d'une voix lente, mal assurée, pourquoi ils font ça. Elle attend peut-être que les mots la rhabillent, qu'ils recouvrent l'intimité mieux que le silence. On lui dit *On est déterminé. On agit de sang-froid.* On lui dit *On a connu la guerre. On est des soldats, des mercenaires.* On lui dit *Te briser est facile pour nous. C'est comme casser une vitre.* On lui dit *On ne t'aime pas. Ton air, tes manières, tes cheveux blonds. Pour qui tu te prends ?* On lui dit *On ne t'aime pas.* On lui dit *On ne t'aime pas.* Elle se retrouve en soutien-gorge. Elle a tour à tour froid et chaud. Elle voit le jeune jeter le tee-shirt roulé en boule par terre, sous la table, puis franchir à nouveau la porte donnant sur la pièce verte. En revanche, elle ne le voit pas poser le couteau sur le bord de l'évier, ni étudier la lame, les poings crispés, se contenant à grand-peine, luttant pour ne pas retourner dans le salon et lui trancher la gorge, lui ouvrir le poitrail en partant de la vulve, découper son ventre maudit et lui arracher les intestins, les poumons, se faire plaisir comme il l'entend, ni frissonner contre le mur, le visage hermétique, minéral. Elle ne le voit pas se reprendre, récupérer le couteau, le mettre dans une poche et la rejoindre, repassant de l'ombre à l'identité.

Comme elle déteste le cuir, la façon dont il colle à la peau et la prend au piège, elle maintient le buste détaché du fauteuil. Par ailleurs, ayant oublié que ses pieds sont désentravés, elle serre les genoux l'un contre l'autre, alors même que les maillons des menottes couvrent leur feu sous la lampe à abat-jour. Elle refuse de prendre en compte les détails trop équivoques. Le regard du barbu est posé sur elle, carnassier, avide et cruel. Il l'ausculte âprement, épaules et gorge, amorce des seins, barres des côtes, ventre noueux, bassin, nombril et petite cicatrice en demi-lune, avec une rage froide, semblable à celle qui anime les mains du jeune. Nul doute, elle est isolée. Personne pour l'aider, pour la sauver. Il ne lui reste qu'à respirer, chasser la fièvre, lutter contre le sentiment de perte. Faute de combler le vide, se maintenir à flot. Elle réalise à quel point elle est proche du sommeil, combien la lutte est mal engagée. Sa peur irradie, contracte et dilate l'espace tour à tour. Eux ne bougent pas, immuables et sinistres. Le pouvoir est de leur côté, la maîtrise du temps à venir. Elle se retient d'éternuer. À la moindre erreur, ils pourraient s'emparer d'elle, la jeter à terre, incapables de résister à l'envoûtement, à la violence concrète que sa présence légitime.

La diode de la caméra clignote trois fois, peut-être plus. Elle se demande si elle existera encore une fois la batterie déchargée. La lumière de l'halogène, occultée dès que le jeune passe devant, ne révèle rien de plus que ce que l'obscurité a suggéré dès le départ. Le mobilier du salon est d'une pauvreté et d'une laideur standard, anonymes. Volets fermés, commode branlante, guéridon en aggloméré poussiéreux, amas de couvertures grises sur le canapé, tapis en lambeaux... Elle retrouve le papier peint forestier à gauche, sur une partie du mur. La jungle dense, inextricable, sur fond noir. Le réseau de branches et de grandes feuilles tropicales au premier plan. L'espace décousu, impossible, les lés verticaux collés sans logique, sans respect de la trame générale, amputant certaines parties, en dupliquant d'autres. La confusion est telle qu'elle n'arrive pas à déterminer si l'image de la forêt existe ou si elle est une projection mentale. Elle se souvient que, depuis toute petite, elle échoue en un lieu semblable chaque fois que la tristesse la fait se réfugier loin du monde.

Elle fait le dos rond, persuadée d'être plus forte recroquevillée. Le jeune en profite pour couper la lanière en coton du soutien-gorge. Il lui demande de se calmer. Les mots grincent entre ses dents. Elle dit *Ne coupez pas mon soutien-gorge. Ne faites pas ça.* On lui dit *Rien n'est à toi ici. Rien.* On lui dit *Si tu veux vivre, il va falloir te soumettre à nos règles.* On lui dit *C'est comme ça, t'entends. Tu n'as pas le choix. Tu ne l'as jamais eu. Même avant. Tout ce que tu as fait avant, tout conduit à nous.* Gloussement feutré et torve du jeune bien plus menaçant que s'il s'était exprimé de manière franche. Elle ignore s'il réagit aux propos du barbu ou à une image qui n'aurait rien à voir avec l'instant, liée à un souvenir, une frustration ravivée, déjouée, un jeu avec lui-même. Elle ne le voit plus. Il est derrière, occupé à tirer la lanière du soutien-gorge.

Le barbu quitte la chaise, se place à côté de la caméra, une feuille de papier en main, qu'il déplie et élève à hauteur des yeux. Elle remarque la montre au poignet, l'affichage numérique fêlé, d'un vert aquatique. Il se racle la gorge. La diode l'éclaire en biais, peint de rouge la lubricité de ses traits épais, de ses yeux fixes et jaunes. Il lui dit *Tu vas m'écouter attentivement.* Il lui dit *Tu auras l'occasion d'apprendre par cœur ce que je vais te lire.* Il lui dit *Il y a des règles que tu vas devoir suivre.* Il baisse la tête et lit *Tu es notre esclave, de toutes les façons possibles.* Elle se doute qu'il n'attend pas de réponse. Elle ne sait même pas si c'est vraiment à elle qu'il s'adresse. Les mots sont fermes et la voix caressante. Il lui lit *Toujours tu dois te tenir prête à nous servir.* Il lui lit *Toujours tu dois être lavée, brossée, propre.* Il lui lit *Jamais tu ne dois parler, sauf si nous t'adressons la parole.* Il lui lit *Jamais, hormis dans le lit, tu ne dois lever les yeux vers nous, tes maîtres.* *Toujours tu dois garder les yeux baissés.* Elle obéit par réflexe. Elle regarde la matière bleue du jean alors que le jeune attaque la seconde lanière. Le barbu lui lit *Jamais tu ne dois nous montrer de l'irrespect, verbalement ou par ton silence.* Il lui lit *Jamais tu ne dois croiser les jambes ou croiser les bras sur ta poitrine ou serrer les poings.* Il lui lit *Toujours, hormis lorsque tu manges, tes lèvres doivent être fardées, ton visage maquillé.* Il lui lit *Tu dois te montrer coopérative en chaque chose. Tu dois obéir sur-le-champ à ce que nous te demanderons et ne jamais poser de questions, ni faire de commentaires.* Il lui lit *Toujours tu dois être calme dans ta cellule.* Il lui lit *Toujours tu dois garder en tête ces règles, ainsi que te soumettre à toute nouvelle règle qui sera énoncée.* Il lui lit *Tu dois comprendre que toute désobéissance de ta part, tout problème ou dérangement entraînera de sévères sanctions.*

La lettre lue échauffe le jeune. Il tire davantage sur la pièce de lingerie enroulée autour de l'épaule gauche. Elle subit sans broncher les tyranniques mouvements de lame près de la carotide. Un sang résineux, odorant, suinte d'une blessure à la clavicule. Elle se dit qu'elle est loin. Loin des mains masculines qui fermentent leur orage, du cuir du siège, peau morte crochant la sienne comme des doigts parcheminés. Elle le verrait si elle était plus lucide. Elle verrait le manque total d'excitation ou d'émotion chez lui, que ce soit dans les regards ou les gestes. Il la manipule comme une marionnette, un morceau de viande, tourné vers la stricte procédure, l'assouvissement d'un besoin si constitutif qu'il ne se distingue en rien du reste, n'a même plus de valeur en soi. Voilà quelque chose qui doit être accompli, qu'il est déterminé à conclure dans les règles. Ses pensées ne vont pas plus loin.

Il recule d'un pas, le ruban de coton brandi comme un long scalp blanc. Torse nu, elle sent des picotements là où le vêtement a marqué. Elle s'examine. Les petits seins piriformes, les aréoles brunâtres et granulées, les mamelons tendus entre les épaules carrées, résultat des années de natation. Elle a été une gloire locale avant que les contraintes de la vie l'éloignent de la compétition. Elle s'en souvient, s'en souvient mieux que le reste, que le passé récent, les dernières heures ou le chemin qui l'a conduite ici. Elle revoit les rangées de trophées chez elle. Prolongeant l'étude, elle chemine le long des veines affleurantes, des muscles longs des bras, couverts par endroits de pigments roux tels de vieux tatouages effacés, des tendons et nerfs croisés, des os des pieds posés à plat, des V saillants des articulations, des orteils, pour finir sur le vernis écaillé des ongles. Elle se détaille comme elle l'a fait pour les motifs du tapis, comme une intruse, d'une certaine distance. Au fond, les yeux pleins de convoitise des hommes ont plus de poids que les siens. C'est par leurs regards qu'elle prend conscience de ses limites corporelles, du vide entre eux. C'est par leurs regards qu'elle réalise finalement que tout est vrai. Selon les moments, elle espère encore qu'ils la laisseront tranquille et la relâcheront. C'est un jeu maladroit, une erreur. Ils feront marche arrière. Elle se dit qu'elle n'est plus à convoiter ni à chasser, si tel est le sens des menottes et de la cordelette, sachant que quoi qu'elle fasse elle est avec eux, perdant de facto de sa valeur marchande.

Elle s'est acclimatée à la pénombre. Elle capture des choses invisibles jusque-là : un groupe de taches marron au plafond, près du ventilateur. Elle tente de dominer les effets du Valium, soulève une jambe puis une autre, acceptant que son corps meurtri se rappelle à elle. Remuer alimente la nausée. Elle ferme les yeux, secoue la sueur du visage. Le barbu se décale vers la droite. Malgré la migraine, elle est convaincue qu'elle doit rester ici, en pleine lumière. L'obscurité est toxique. Elle cache d'autres tourments, une misère plus grande encore. Elle en est venue à redouter le noir qu'elle entend respirer et tousser et gémir et craquer et grandir dans la maison. Elle n'envisage pas ce qui l'y attend. Elle ne peut que le craindre confusément, comme une bête redoute un péril. Non, elle doit rester dans le fauteuil, elle doit rester dans l'œil de la caméra qui emprisonne leur temps sur bande et le rejoue sans fin. Exposée.

Elle accroche une idée, une question : comment est-elle arrivée là ? Comment a-t-elle échoué dans le salon, ligotée, à moitié nue et droguée, entre les deux hommes ? Comment et pourquoi ? Que s'est-il passé ? Les cachets qu'elle a avalés expliquent-ils le chaos ?

Elle a une vie, une vie d'adulte. Elle a gagné des compétitions sportives, a eu des opérations médicales. Elle a exercé une profession, qu'elle a abandonnée à un moment, pour autre chose, pour se consacrer, peut-être, à son enfant et à son mari. Elle a une famille éclatée, des parents, des cousins, un demi-frère, un passé. Elle se concentre. Elle repêche la tache crème du canapé trônant au milieu du living. Son fils, âgé d'à peine quinze mois, rampe sur les coussins. Le découvrir bien réel, d'une innocence telle qu'elle le protège du mal, la touche et la réconforte. Elle imagine qu'il est quelque part, à l'attendre. Elle le contemple un moment, réjouie par ses efforts pour ne pas tomber du canapé, par le labeur des gestes maladroits. Une fenêtre brûlant un rectangle d'été donne sur un jardin familial planté d'épineux, sillonné par un chemin de terre, conclu par une barrière blanche. Deux hommes, l'un trapu et l'autre plus petit, plus fin, remontent l'allée, noircissent l'intérieur du cadre. Le bébé ne les a pas remarqués. Il évolue à quatre pattes avec un air de contentement radieux. Elle déchiffre la marque de naissance sur le bras potelé, les plaques couperosées sur la nuque, les petits bourrelets des genoux, l'éventail de cheveux autour des oreilles. Elle en pleurerait de joie. Il est là, avec elle, dans la succession des extases et des peines. Il existe encore, à remuer et à gigoter sans fin entre les coussins du canapé crème, pour elle, pour toujours.

Elle aperçoit son mari. Il a le visage doux et féminin, de grands yeux étonnés, couleur charbon, une crinière en bataille. Elle murmure son nom. Elle pourrait le toucher en tendant le bras, annuler l'érosion. Il est muet, statique, apeuré. Il fixe la porte d'entrée, poings serrés, avec une dureté et une tension qu'elle ne lui connaît pas. Le bébé s'agite, commence à geindre. Elle ignore quelle est sa position par rapport à eux. La fenêtre est gris et bleu. Les deux hommes à l'extérieur sont collés aux vitres, les mains en visière. Ils scrutent le salon à travers les reflets du jour. Son mari murmure *Les voisins, les cinglés*. Il dit *Ils reviennent*. Il dit *J'avais pourtant été clair*. Il dit *Je vais appeler la police*. La sonnette impérieuse leur glace le sang. Le monde perd toute couleur, tout vernis de familiarité. Il se dirige vers la porte d'un pas lourd, un objet en main, une arme peut-être, sous les pleurs stridents du bébé. Il l'ouvre, considérant probablement que c'est la meilleure chose à faire. Ne pas répondre n'est pas une solution, pas ici, au milieu des montagnes sauvages, avec nulle âme qui vive à des kilomètres à la ronde. Elle les reconnaît. Ce sont les *voisins*, les deux hommes étranges qui occupent la ferme délabrée plus au sud. Elle les a déjà vus. Elle les a vus rôder au bord de la propriété, avec sacs et outillage, ou rouler au volant de leur camionnette blanche. Elle les a aperçus une nuit dans la forêt, de sa fenêtre, en train de creuser un trou. Du moins l'a-t-elle supposé. Elle a croisé le jeune Asiatique sur le sentier où elle a l'habitude de se promener. Elle s'en souvient. Elle portait un sac à provisions en bandoulière et son bébé dans les bras. Lui était vêtu de noir, jean et blouson, et était accompagné de deux chiens énormes, d'un noir de jais eux aussi, aboyant et déchirant l'air de leurs gueules avec une expression d'égarement absolu et, sans doute submergés par l'excitation, de terreur pure. Elle s'est figée, a serré l'enfant contre elle, effrayée autant par les bêtes que par l'air mauvais et menaçant du type, prête, au moindre signe, à fuir à toutes jambes. Elle revoit les bêtes acharnées au bout des laisses, tendues d'un bloc vers elle, en équilibre sur leurs deux pattes arrière. Il ne s'est rien passé. Ils se sont toisés sans se dire un mot, ont passé leur chemin. Elle a comprimé si fort la nuque du petit qu'il s'est mis à tousser. Rien de grave. Mais le moment l'a marquée comme le signe évident d'une vulnérabilité et, partant, dans leur isolement respectif, d'une dépendance. Par ailleurs, elle sait qu'ils ont passé des annonces dans les journaux locaux, qu'ils

sont entrés en contact avec des citoyens pour la vente de matériel hi-fi et autre. Bien qu'ils ne quittent que rarement les limites de leur propriété, impossible de faire semblant, de les ignorer.

Comment cela a-t-il pu arriver ? Comment relier la brutale irruption des hommes chez eux et leur réveil trois heures plus tôt, enlacés dans le grand lit froissé de la chambre ? Samedi matin. Chaque élément à sa place, à les attendre. Le chiffre 9 du réveil. La calligraphie des ombres sur le parquet. Les vêtements empilés sur la chaise, entre les murs blancs et sobres. Sur le meuble près du miroir en pied, la mosaïque de photographies, souvenirs suspendus dans l'éternelle catastrophe du temps. Son mari est tourné vers elle, les yeux ouverts, une main posée sur son épaule nue. Il l'invite à se rapprocher. Elle vient de se recoucher après avoir nourri le bébé, mais n'a plus sommeil. Elle se colle contre son torse, l'embrasse tendrement. Leurs caresses ont le délié nonchalant des heures vacantes du week-end. Ils font l'amour sur le même faux rythme. Elle aime le sentir en elle. La pulsation ténue d'un amour qui n'a plus rien à prouver, échange ayant dépassé tout égoïsme. C'est d'ailleurs ce qu'elle recherche, la chorégraphie sans surprise, mille fois répétée, l'habitude qui la fait se sentir vivre dans la durée. Elle se souvient qu'ils parlent du week-end après la douche, installés tous trois dans la cuisine. Elle lui dit qu'elle va descendre dans la vallée en fin d'après-midi pour faire des courses. Il lui répond qu'il va rester avec le petit qui joue sur le carrelage blanc. Ils conviennent d'aller au lac le dimanche. Vent bruissant et murmure régulier de la radio. Vaisselle éparpillée sur la tablette en verre. Canapé gardant les moules des corps après la longue soirée télé de la veille... C'est justement pour cette raison qu'ils ont décidé de quitter la ville et de s'installer ici, dans cette région perdue. Trouver la tranquillité nécessaire pour se consacrer à leurs activités, pour élever leur enfant loin du stress et de la pollution. Vivre une vie plus authentique et plus lente, au rythme de la nature et des saisons. Cultiver un potager, posséder quelques animaux. Et tout aurait été parfait, tout aurait fonctionné à merveille, s'il n'y avait eu, dès le départ, ces aboiements lointains, par-delà les arpents de forêt, ces grondements canins aux accents métalliques, les réveillant parfois en pleine nuit, à l'aube ou au crépuscule.

Elle invente une histoire à laquelle il manque quelques degrés de réalisme pour y croire tout à fait. Elle pourrait être en train de dormir, plongée dans un rêve retors et pervers. Il lui est déjà arrivé de fantasmer de telles intrusions coupables, de tels viols intimes, comme des jeux-limites inavouables. Elle en a même éprouvé du plaisir. Elle n'a pas de contrôle dessus. Pourtant tout est vrai. Tout est vrai. Tout lui revient. Les hommes forcent le passage dans le salon. Son mari est jeté à terre. Son être exprime une frayeur suppliante. Il perd l'arme, lève un bras et rentre la tête dans les épaules afin de parer le coup de marteau que lui assène froidement, mécaniquement, le barbu, sans un mot. Bref repli de douleur du corps assommé. Il se tourne, rampe au sol, loin des intrus. Son visage doux et mélancolique est barré d'un trait opaque partant du front et lui rayant la joue. Il la regarde, les yeux vides, en état de choc. Il continue à progresser sur les coudes. Le barbu l'accompagne avec sévérité. Il le contourne, frappe violemment sa tempe avec le bout effilé du marteau. La peau se déchire et le sang gicle comme une humeur sombre. Il est pris d'un hoquet, semble étouffer. On dirait un enfant hébété, terrassé par la souffrance. Elle fixe son mari, rivée au canapé, transie. Courir ou prendre la fuite est au-delà de ses forces. Tout va trop vite. Tout est déjà joué, perdu, alors même que l'événement a lieu. Le barbu jette l'outil, empoigne le mari par les épaules. Une fois celui-ci relevé, il lui inflige une série de claques sonores. Elle le voit trembler, le front luisant de sueur, le col piqué de taches noires et visqueuses. Abasourdi, il se laisse invectiver et secouer comme s'il était un paquet de chiffons, puis traîner au-dehors, espérant atténuer le châtiment par une obéissance passive dans la lumière globale. Nulle part où se cacher.

Panique absolue, sans commune mesure avec l'échelle du monde, alors que l'Asiatique s'approche du bébé braillant à vide. C'est un étourdissement. Le monde visible se sépare d'elle, prend un aspect inconnu, dur et effrayant. Innommable. Elle crie, se jette sur le canapé pour étreindre sa progéniture. Mais ce sont les bras de l'homme qui s'en saisissent et le soulèvent dans l'air violent. C'est sur le torse de l'homme qu'il atterrit. Son corps fait barrage. Il est un gouffre vers le fauteuil club. Deux moments opposés, contradictoires, l'amour dans le lit et la lutte avec l'Asiatique. Deux images indépendantes, l'une aussi fragile que l'autre est irrévocable.

Elle dit sans en avoir conscience *Où est mon bébé ?* Elle dit *Je vous préviens, si vous avez touché à mon bébé.* Elle murmure en un souffle crispé, défait, *Je vous préviens...* Mots mécaniques, générés par le souvenir. Elle relève la tête, dégage une mèche de cheveux. Elle est surprise que le tableau ait changé. Le barbu se tient près d'elle, à sa gauche. Elle grimace, frappée par l'odeur qu'il dégage. Ou le défaut d'odeur. La fadeur singulière, le relent de terre, de sous-bois et d'humidité. Rien de spécifique. Elle remarque les griffures, les écorchures sur le dos de ses mains qui plient le papier et le rangent dans une poche de pantalon. Elle n'ose pas lever les yeux vers lui. Elle ne doit pas flancher. Pas maintenant. Le jeune est debout de l'autre côté du fauteuil. Elle a envie de vomir, tremblante, contractée autour de la défaite, absorbant leur haine commune. Elle se dit que rien ne compte. Elle se dit qu'aucune épreuve ne résiste au temps. Elle se dit que tout sera bientôt terminé, effacé, dissous dans l'abandon de soi.

On lui dit *Debout*. On lui dit *Allez*. *Dépêche-toi*. Elle désire leur obéir mais gît sans force entre les accoudoirs, écrasée par leur aura de dédain et de concupiscence. Elle lève un visage conciliant. Cligner des yeux n'adoucit pas les brûlures de l'ampoule. Pas le temps de réagir devant l'intrusion de la main rugueuse et moite sous son aisselle, creusant son chemin entre la chair à l'intérieur du bras et les côtes supérieures. Elle est tirée vers le haut. Le vertige l'empêche de tenir la position verticale. Elle sent une crampe dans le mollet droit, les chevilles à vif irritées par le jean. Ses bras gourds, toujours attachés dans le dos, l'entraînent en arrière. Elle chancelle entre les deux hommes, bascule contre l'épaule du barbu. Elle est repoussée d'un geste autoritaire, comme une simple feuille de papier. Maintenant qu'elle est debout, elle tente désespérément de se porter au-delà des masques grossiers des deux hommes, du papier peint, de se jeter en pensée contre les lattes de bois des murs, plus loin encore, à travers elles, dans la nuit noire et protectrice. On lui dit *Tu vas retirer ton pantalon*. On lui dit *Tu vas être sage et tu vas retirer ton pantalon*. On lui dit *Tu le fais tout de suite*.

Un autre souvenir la ravit. Elle dîne avec son mari dans un fast-food le long de la côte. Décor rétro, moleskine et chrome. Chacun sur une banquette, à dévorer des hamburgers. Les vitres vibrent au passage des camions décorés de néons clignotants, fonçant à travers la nuit comme un troupeau de buffles électriques. Le monde est réduit à une ligne de crépuscule. Puis ils traînent sur le parking à regarder la mer devenir noire en écoutant des chansons à la radio. Il lui réserve une surprise. Il l'emmène dans le lotissement abandonné en bordure du désert où il travaille comme gardien de nuit. Lui tenant la main, il lui montre avec fierté chaque pavillon et ses secrets : nid séché de frelons sous un évier, taches de peinture sur le mur d'une chambre, berceau rouillé sous un escalier abritant les cadavres de deux merles, bouteilles dans une cave, armoires pleines de draps, litanie de brosses, lunettes oubliées, et même un dentier sur une tablette. Elle aime ces détails impersonnels d'une faillite sans éclat. Leur enfant a été conçu cette nuit-là. Sur la moquette d'une chambre vide, entre les murs balayés par les phares de l'autoroute, dans le bourdon des moteurs perdus du désert. Leur étreinte lui apparaît clairement comme une parenthèse enchantée.

Retour au présent. Plantes des pieds rougies par le tapis. Fourmis dans le bas du dos et la nuque. Épaules raidies. Sang séché des blessures. On lui dit *Déshabille-toi*. L'ordre est inflexible. Il possède l'autorité d'un charme. Elle sait qu'elle va s'y soumettre à contrecœur, parce qu'il est plus aisé dans son état d'y succomber que de résister indéfiniment. Elle demande *Où est mon bébé ?* Elle demande *Qu'avez-vous fait à mon bébé ? Par pitié...* Elle demande *Où est ma famille ?* Elle dit *Je vous préviens...* Elle ne finit pas. Elle pense *C'est au cours de la nuit dans le lotissement qu'il a été conçu, dans la chambre anonyme, jamais habitée...* Nouvelle injonction près de l'oreille, l'haleine douceuse de cadavre et de tourbe. Elle se retient à un bras, les yeux plissés, le menton en avant. Le barbu pose les doigts sur le bouton argenté de la ceinture du jean, au-dessus de la fermeture à glissière. Elle inspire, rentre le ventre. Il extrait le bouton de la fente. Les pans s'entrouvrent. La peau des hanches est marquée de bandes roses grenues, que son mari aime lécher avant qu'elles ne s'estompent, comme pour les retenir du bout de la langue. Elle murmure son nom, déchirée à l'idée de le perdre. Elle a envie de mourir. Unique moyen d'échapper aux hommes, à la faiblesse abjecte de son propre corps livré aux monstres des contes, à l'appétit des loups. *Mon enfant... Je veux mon enfant...*

Elle tremble, claque des dents, oscille entre deux états : celui de la terreur et celui d'où elle s'observe, extérieure à elle-même. Le barbu, avec une étrange douceur maligne, l'aide à retirer son pantalon. Elle remue les jambes afin que les choses aillent plus vite, le visage tourné vers la pièce voisine. Une salle d'eau. Ils vont l'y conduire. Une part d'elle aimerait que ce soit déjà fait. Elle baisse la tête, s'étonne de retrouver, parmi les coupures récentes, les marques de la vie d'avant les bourreaux : la petite cicatrice au genou, souvenir d'une chute à vélo, ou la demi-lune de l'appendicite au-dessus de l'élastique de la culotte. On lui dit *Retire-le*. On lui montre le pantalon enroulé autour des chevilles. Elle obéit. Elle désengage le pied droit, qu'elle pose à côté sur le plancher, puis le pied gauche, sans réfléchir, sans que nulle conscience habite ses gestes. On lui dit *Tu vas me suivre*. On lui dit *Je vais m'occuper de toi*. Elle capte l'excitation stupide et obstinée derrière chaque mot. Ils se contiennent eux aussi, pour ne pas gâcher le plaisir de l'attente et lui faire payer sur-le-champ elle ne sait quelle attitude ou quelle offense. Pour cela, ils s'attachent avec fébrilité aux gestes de la procédure. Les yeux vigilants du barbu sont tout près. Elle inhale la puissance crapuleuse, ce qu'il dégage de sadisme et de cruauté. On lui murmure dans l'oreille *On n'est pas différent des autres*. On lui dit *On fait ce qu'on veut*. On lui dit *On fait ce que tous feraient s'ils étaient moins lâches*. On lui dit *On fait ce que nous sommes programmés pour faire*.

Le barbu demande à l'Asiatique de couper les liens. L'opération est rapide, la cordelette jetée sous la table, avec le tee-shirt et le soutien-gorge. Elle n'a pas le loisir de se réapproprier ses mains grisâtres, gonflées et rayées par l'entrave. Le barbu distend l'élastique de la culotte. Elle sursaute, gémit, un œil sur la pièce de tissu rose, sur le doux renflement du pubis et les tendons des cuisses. On lui murmure *Personne ne viendra t'aider*. On lui murmure *Tu es au milieu de nulle part*. On lui murmure *Le monde s'en fout de toi et de ta famille*. On lui murmure, en désignant la porte d'entrée, *Il n'y a rien derrière. Tu ne trouveras rien. Rien du tout*. On lui effleure le sexe à travers le coton, puis la raie des fesses. On lui dit *Enlève ta culotte. Dépêche-toi*. Elle répète *Je veux voir mon enfant*. Elle dit *Faites ce que vous voulez. Je serai sage. Mais laissez-moi voir mon enfant*. Elle dit *Laissez-moi le voir*. Comme ils ne répondent pas, elle demande *Pourquoi ma famille n'est pas avec moi ?* Elle imagine mari et fils tombés dans une faille entre le canapé et la porte d'entrée, à moins que ce ne soient eux, eux trois, bourreaux et femme, dans une boucle. On lui murmure *Tu vas me suivre. Tu vas venir avec moi*. On lui murmure *Je vais m'occuper de toi*. On lui dit *Il est là-bas, ton bébé. Il est dans la chambre*. La main posée sur son épaule la contraint à se tourner vers la salle d'eau, dont elle peut sentir les bouffées humides.

Elle se met à marcher. Elle pousse une jambe après l'autre. Pas de satisfaction. Elle a mal au ventre. Elle a envie de déféquer. Elle repère la lampe à abat-jour, la paire de menottes, les branches du papier peint devant lequel rôde le jeune. Plus grande que le barbu, elle voit d'en haut le crâne chauve, la couronne de cheveux hirsutes. Sa peau est livide. Ses yeux en amande ont un air dément et sauvage. Elle ignore ce qu'elle doit faire pour apaiser sa colère. Elle a le sentiment d'aller vite pourtant. Un pied docile devant l'autre. Sans bruit. On lui dit *Avant d'aller plus loin, retire cette putain de culotte*. On lui dit *Sinon je le fais au couteau*. Elle écarte l'élastique avec les pouces, fait glisser la culotte le long des cuisses. Le tissu humide de sueur se détache lentement de la peau, comme à regret. La voilà entièrement nue. Le pubis est une bande de petites boucles couleur paille, auréolée de points noirs, de poils rasés. Elle est frappée par l'immatérielle blancheur de sa chair. Toute histoire intime abrasée par la clarté de l'halogène braqué sur elle. Elle n'existe pas. Moins, en tout cas, que dans l'esprit des hommes. Elle dit *Cette lumière. Cette lumière me rend malade. J'en peux plus*. On lui demande de répéter. Elle dit *J'y arrive pas. J'y arrive pas. Je vais m'évanouir. La lumière est trop forte*. Elle dit *Je vais être malade*. On lui répond *Tu peux t'évanouir*. On lui dit *On se chargera de te réveiller*. On lui dit *On le fera à chaque fois que tu t'évanouiras*. On lui dit *À chaque fois, tu comprends. À chaque fois*. Le jeune ricane dans le halo brûlant de l'ampoule. On lui dit *Il n'y a pas d'issue pour toi*. On lui dit *Suis-nous*.

Ils ont raison. Depuis le début, ils ne profèrent que la vérité. Elle l'entend à présent. Il est vain de lutter. Sa vie ne vaut rien. Ils ont forcément raison. Elle est une fonction d'ordre organique. Prétendre le contraire révèle une prétention coupable. Elle va leur donner ce qui les rend dingues, le corps et ses organes. Comment a-t-elle pu être aussi naïve ? Comment a-t-elle cru échapper plus longtemps à la multitude barbare ? L'amour n'est en rien un pacte équitable, bien plutôt un asservissement du plus fort au plus faible, une dépendance pathologique, à bien des égards une maladie. Par quelle prétention a-t-elle cru ne jamais devenir l'objet d'un tel attachement démesuré ? La prédation est dans l'ordre naturel des choses, elle fait partie du temps lui-même. Elle part donc accomplir une fonction. Elle fait un pas. Encore un. La pièce voisine est une grande salle de bains défraîchie. Lumière liquide et sournoise banalité de l'évier noirci, du baquet de douche, du meuble rempli de produits d'entretien, lardé d'entailles. Un relent de déroute et de corruption flotte dans l'air. Elle ne remarque plus les ruades du barbu ni l'Asiatique qui les croise en sens inverse. Tantôt, sans raison, l'envahit la conviction qu'elle n'ira pas plus loin, qu'elle va disparaître sur les carreaux fêlés avant d'atteindre la porte du fond. Coulée tout entière dans l'image du fils, d'un temps passé avec lequel elle se reconnectera. Libérée de la hantise. Un corps-éclipse. Tantôt, que le calvaire, pour elle, ne fait que commencer.

L'Asiatique aime la pièce sombre, le plafond bas et les moisissures, les fenêtres qui ne donnent sur rien, le confinement. Il cale l'halogène contre le mur. Le barbu s'éloigne. Ils échangent un bref coup d'œil par-dessus l'épaule de la proie. Il lui fait signe *Je m'en occupe*. Il lui fait signe *Après elle est à toi*. Il répond OK en hochant la tête, l'air ennuyé, non tant par l'attente que par la perspective d'avoir la proie pour lui à un moment donné. Il n'est pas étonné. Ni la première ni la dernière fois. Le barbu tire du plaisir à déflorer et le jeune à conclure. Telle est la règle. Il a pour habitude d'attendre son tour sans faire de vagues, attablé dans la cuisine ou assis dans le fauteuil club. Enroulé dans les bruyantes effusions de plaisir, du moins les interprète-t-il ainsi, en provenance de la chambre. Avec l'ex-femme du barbu ou une autre, peu importe. Il les confond toutes. Il se rappelle mal le passé en général. C'est ainsi qu'il vit, en évacuant toute confusion, toute mémoire inutile, en ne se préoccupant que du moment présent.

En retrait contre le montant, il regarde le barbu et la proie traverser la salle d'eau. Le décalage est grotesque. L'un semble rouler sur le carrelage, alors que l'autre, la longue opale, marche en somnambule dans la lumière avare, avec une raideur de procession. On dirait un malade et un docteur. Une fillette et son père. Une étrange atmosphère de retrouvailles les enveloppe. Comme s'il y avait entre eux un élément commun que le temps aurait détruit, et qu'ils s'apprêteraient enfin à réparer. Il évalue la nuque de la proie, le dos musclé et les hanches, la taille, les fesses et les mollets bien découpés, avec le plaisir-vertige que produit chez lui l'extrême servitude d'un être jugé inférieur, son avilissement, l'ascendance totale sur lui. Elle est parfaite. Elle remplit bien le rôle. Lui et le barbu l'ont méritée. Elle tiendra plus longtemps que les autres. Ils devront revenir vers elle, recommencer autant de fois qu'il le faut. Autant de fois que nécessaire pour, en retour, s'éprouver vivants. Une forme de contentement l'emporte. Il le sait, le monde se joue à la surface, loin de là où il est. On ne peut rien contre lui.

Les deux pénètrent dans la chambre du fond. Elle jette un regard neutre sur l'aménagement spartiate, les losanges blancs et noirs des draps, les murs nus, les livres écornés sur l'étagère, en tête de lit : guides survivalistes, vieux plans, théories militaires, *Comment fabriquer des explosifs*... Il guette sa réaction à la vue des fils électriques noués à chaque colonne du lit, suffisamment long pour attacher un poignet ou une cheville, ou des taches sombres du matelas, aussi sauvages qu'un cri, vite identifiées. Il l'imagine frémir, s'en délecte. Elle doit éprouver un peu de plaisir, l'émotion archaïque de la femelle devant la force brute du mâle. D'une manière qu'elle ne s'avoue pas. Comme les autres avant elle. C'est dans l'ordre des choses. Il la voit se tourner vers les fenêtres de la chambre, les volets clos livrant les yeux au noir. Il a envie de lui dire *Qu'est-ce que tu crois ?* Il a envie de lui dire *Tu es à nous. Va falloir te faire une raison, sale chienne.*

La porte se referme. Il attend un peu, l'épaule contre une armoire murale pleine de bas emmêlés, de lingerie féminine, culottes et soutiens-gorge, colliers et bagues, ce que les femmes ont dû laisser derrière elles dans leur mue vers la dissolution. À la fois conforté et irrité agréablement, il retourne dans le salon. Il récupère dans un tiroir un carnet rouge et un crayon, s'assied sur le tapis, genoux croisés, tourne les pages. Le silence flottant est détestable. Le vent souffle au-dehors. Une planche de la remise cogne à intervalles réguliers. Il réfléchit, tente de capter une image mentale qu'il pourrait reproduire sur le papier. Une émotion, une idée. Il passe en revue les croquis anciens avec le même ravissement perfide, la même gratification égotique. Celui-là. Des flammes, des corps tordus, filiformes, fixent le néant d'un air impassible. Une femme harpie se moque d'eux, s'exclamant à leur intention *Hey you ! Motherfuckers !!* Un prisonnier derrière les barreaux d'une fenêtre, tête penchée de côté, contemple l'extérieur de ses grands yeux résignés, mélancoliques. Il attend un jugement, un châtiment, à en croire la figure du barbu arborant une étoile de shérif. Ou celui-là. De profil, cheveux bouclés et bec d'aigle, la harpie porte un plat contenant les restes fumants d'un bébé, avec en fond l'autoportrait du jeune Asiatique criant et trépignant *Kill-Kill-Kill !!!* Non loin, le barbu en tablier de cuisine plonge une cuiller dans une marmite où flotte une tête humaine. D'autres encore, dans lesquels vaque tout un peuple de victimes fantomatiques, dénuées d'expression hormis un étonnement naïf. Impossible de dire si elles souffrent ou non, si elles sont mortes ou vivantes. Il choisit une page vierge, gratte le papier avec la pointe du crayon. Appliqué, il sort la langue comme un écolier qui termine un devoir. Une frange couleur plomb pour la forêt nocturne, des serpents enroulés autour d'arbres... Mécontent du manque d'inspiration, il referme le carnet en soupirant et le jette sur la table. Il s'agenouille, l'oreille tendue, retrouve le silence inentamé. Combien de temps est-il resté absorbé par les dessins ? Depuis combien de temps a-t-il perdu le fil ?

Il arpente le salon, fait des rondes entre le papier peint et la porte d'entrée, les volets et le canapé. Le fauteuil club l'accueille un instant. Le cuir est encore chaud de la proie. Calmé, il fixe son ombre projetée au plafond par l'halogène, la caméra éteinte, le poste de télévision et le magnétoscope. L'attente est semée de pièges et d'écueils. Il aimerait s'immerger dans le vide. Des mécanismes l'en empêchent. Il pense à des choses, les pense malgré lui, lui qui ne pense à rien, qui fait en sorte de ne jamais penser à rien. Des images pâles et revanchardes. Des amorces d'histoires ratées, dont il se souvient avec embarras, un peu de honte peut-être, mais qui renforcent l'idée qu'il est à sa place, la seule qu'il occupera jamais en ce monde. Toute vie subie mérite d'être occultée. Le passé est inutile, un angle mort. La vraie nourriture, admet-il dans l'étrange mutisme suspendu et le soupçon d'orage, est le présent, la colère.

Il ne tient pas, se lève, heurte une chaise. Le bruit est salvateur, comme s'il allait en provoquer d'autres et laisser les sons reprendre un cours normal. Quelques faits d'armes dignes d'intérêt lui reviennent. Entre orgueil et gravité. Plus jeune, il s'introduit dans les vestiaires et vole les effets personnels des camarades, sans raison, pour le plaisir de voler. Il enflamme des dossiers à l'aide d'allumettes et d'alcool ménager, danse au cri des alarmes, en chien fou. Il menace les plus jeunes, se bat contre les grands avec l'envie d'en découdre, rend coup pour coup, féroce, le regard inexpressif, comme si, ces choses, il devait les faire, contre l'ennui et le vide. Il monte des coups, où qu'il soit, désirant la violence, les décharges électriques, les flashes. Il dort dans un garage, au milieu de piles de pneus usagés. Rien ne le dérange, n'éveille quoi que ce soit. Il aime rouler sans but, s'abrutir de kilomètres et de répétitions, frapper des inconnus, tout entier dans les coups échangés. Il manque en plusieurs occasions de tuer la victime croisée dans un bar ou la rue et provoquée pour un prétexte futile. Il perd parfois. Ce sont les risques. Il ne le craint pas, ne craint rien. Le corps soumis, étalé comme une ombre immobile, le sang dans le caniveau, rouge, bleu, orange, vert, sous les néons qui grésillent leur nuit de chaleur. Enivré de douleur, il garde les yeux ouverts mais ne voit rien. Avant d'atterrir ici, il vit dans une camionnette blanche achetée d'occasion. Vitres du fourgon calfeutrées avec du papier journal. Défilé rutilant des véhicules fuyant la corruption des bas-côtés. Il se lave dans les toilettes des stations-service, se ravitaille grâce aux portefeuilles qu'il subtilise, endossant les identités des cartes avec autant d'aisance que si lui n'en avait pas. Travelling opaque. Rien n'est réel que le désir qui s'impose à lui et devient plus pressant au gré des kilomètres.

En revanche, il se souvient précisément de la *première fois*. Il revit la scène avec la même jouissance totale, épuisante. Surpris par le gérant d'une épicerie de nuit en train de jeter de la nourriture et des journaux militaires dans un sac, puis acculé au fond du magasin, il s'empare d'un balai et lui assène un violent coup sur la tempe droite. Le vieil homme tombe à la renverse. Le goût de fièvre dans la bouche, les yeux brûlants, les fourmis dans les doigts : il est incapable de se réfréner. Il frappe la victime jusqu'à ce que le crâne cède sous les impacts. Le sang coule vite, abondamment, forme une flaque noire au sol. Les os brisés, les chairs déchirées l'enivrent. Le dernier coup infligé crève un œil. L'humeur aqueuse qui s'en éjecte par saccades lui donne envie d'immerger ses mains dans le sang et de l'étaler sur son visage, à la façon d'un masque indien, pour, en quelque sorte, célébrer la plongée de vie à trépas. Il court vers la sortie, survolté, se réfugie dans le fourgon en tremblant nerveusement. La révolte pour lui vient de débiter. Il s'agit là d'une conjoncture favorable, il le sait. Le point de basculement au-delà duquel il est devenu ce qu'il est. Pas une mauvaise idée de l'évoquer, alors qu'il va, tôt ou tard, franchir la porte de la chambre du fond. Il faudra qu'il se contente de cela. Il allume le poste de radio, enfile le casque. Ni signal ni message si haut dans les montagnes. Tout est vide, livré aux parasites. Il a l'habitude. Il règle la fréquence sur un mur de bruit blanc puis monte le son à plein volume. La tête lui tourne. Il tape du pied. Il a soif et pourrait boire des litres.

Dans un tiroir, il tombe sur le carnet intime du barbu. Petit format, à spirale, couverture noire et granulée, de marque allemande. L'écriture irrégulière, encre noire ou bleue, passe de l'une à l'autre couleur au beau milieu d'une phrase. Des inventaires, armes, outillage, matériaux de construction, plannings, rappels, *aujourd'hui rendez-vous avec Z, demain dois passer voir F pour récupérer colis...* conserve permettant de tenir un siège, ébauches de schémas dont le sens lui échappe, dessins, rêves ou brèves réminiscences personnelles... Il ne les comprend pas forcément, mais les connaît, les ressent. Les mots transcrivent l'expérience de la même façon que la pellicule de suie dans l'incinérateur de jardin condense les températures extrêmes, comme un long et jouissif étouffement.

Il lit *Je commence ce journal sans savoir où je vais, sans scénario préétabli ni réelle organisation. Je le fais pour m'aider, parce que je ressens le besoin d'expliquer ce que je suis en train d'accomplir.* Il lit ailleurs *C'est également un journal de bord dans lequel je vais consigner les différentes étapes de la construction du bâtiment, dont je rêve depuis longtemps, avec sa chambre secrète, si on peut l'appeler ainsi.* Il lit ailleurs *Le but de cette chambre, de cette cellule plutôt, sera l'emprisonnement d'une jeune femme qui, alors que j'écris, est encore inconnue de moi, vit sa petite vie sans savoir que je l'attends.* Il lit ailleurs *Ce que je désire, c'est avant tout une partenaire sexuelle entièrement disponible et consommable. Je veux pouvoir l'utiliser quand bon me semble, à ma façon, et quand je me fatigue d'elle ou qu'elle ne m'intéresse plus, je veux simplement pouvoir la jeter, m'en débarrasser. L'enfermer dans cette pièce, la faire disparaître de ma vue, de ma vie.* Il lit ailleurs *Quiconque a besoin de mes justifications ou de mes rationalisations, de savoir pourquoi je souhaite enfermer, utilisons les mots justes : réduire en esclavage, une femme, n'a qu'à me regarder avec attention. Une esclave. Aucune discussion possible. Aucun compromis. En premier, une esclave sexuelle. Mais aussi, d'une manière ou d'une autre, une esclave physique, qui répond à tous mes besoins.* Il lit ailleurs *Dieu a créé les femmes pour la cuisine, le nettoyage et le sexe, et quand elles ne sont plus utilisables on les jette, c'est comme ça. Si vous aimez quelque chose, le plus simple est de le laisser partir. Si ça ne revient pas vers vous, alors il ne reste qu'une chose à faire, chassez-le et tuez-le.*

Il lit ailleurs *La vie comme elle se présente à moi est ennuyeuse. Le challenge que représente un tel projet, le frisson s'il marche, et même l'excitation de l'expérience s'il échoue, tout cela, c'est quelque chose que je fantasme quotidiennement. Nous verrons. Je ne crois pas qu'il y ait autre chose à ajouter sur le sujet. Ce sera intéressant de voir jusqu'où cela ira, jusqu'où j'irai moi-même, quelle sera la fin. En y réfléchissant un peu, la fin, je peux la prévoir, elle est évidente, suffit d'ouvrir les yeux. Tous les signes s'accordent. Je parle d'un holocauste nucléaire à l'échelle planétaire, un nettoyage nécessaire par le vide. Il est donc de la plus haute importance que je protège des femelles triées sur le volet en les mettant dans un abri. Je ne compte pas d'ailleurs me limiter à un seul. Soyons sérieux. Il y en aura dans tout le pays, remplis d'esclaves, de nourriture et d'armes. J'apporte ma contribution, c'est le minimum que je puisse faire. Il lit ailleurs Je dois le faire. Pas le choix. Je dois tenir. Il y aura des contretemps, c'est évident, mais je pense être suffisamment fort pour survivre à la vermine, aux nègres, aux pédérastes. Je pense être assez fort pour jouer un rôle dans l'autre monde. Il lit ailleurs Ces femelles, il me semble important de les enregistrer, de les filmer, de garder une trace de leur passage, comme je l'ai fait avec les autres, celles qui se sont succédé sur le lit de ma chambre, les actrices venues tenter leur chance au pays des rêves, les nymphos à qui je pouvais faire littéralement n'importe quoi, et avant elles les sœurs, les cousines, les petites copines. J'ai toujours aimé ça, les regarder par l'objectif d'une caméra. Le grain de l'image me donne l'impression qu'elles résistent et ça m'excite. D'ailleurs, elles finissent toujours par craquer et se déshabiller. Je sais être persuasif quand je le veux. Elles n'ont aucun moyen de me résister. Je photographie le cou, les taches sur la peau, les côtes, le duvet blond à l'intérieur des cuisses, les chevilles si fines que je pourrais les briser d'une main, les veines sur les poignets. C'est un bonheur sans limites, on peut me croire sans hésiter. Il lit ailleurs Je vais installer des caméras dans le salon, les chambres et les cellules. Je ne veux rien perdre d'elles. Être là, présent, avec elles, être elles, à tout moment. Je le vois comme une forme de contrôle nécessaire, autant sur elles que sur ma mémoire.*

Il lit ailleurs *Les travaux avancent bien. Des types de la ville m'aident à creuser. C'est drôle, ils creusent leur propre tombe. Ils sont de bonne volonté. Il lit ailleurs Des carabines 22 long rifle à 9 coups avec viseur et crosse noire. Des 44 Magnum de 1892, pièce en acier inox et levier de répétition. Des colts Python 6 et trois revolvers Smith & Wesson, 4,5 mm, canon nickelé, barillet argenté. Plusieurs couteaux de combat d'origine anglaise, dont un datant de la Seconde Guerre mondiale, avec lame phosphatée noire effilée et un manche en métal noir. Des poignards avec des crans et une pointe qui rebique. Une arbalète et des munitions. Des Golden Eagle. Des Winchester Long Z. Des plombs...* Il lit ailleurs *Je me lève avant l'aube. Je quitte peu la maison, sauf pour m'exercer au tir en forêt. J'aime cette heure où le ciel est plus clair que le fond de la végétation. Le temps presse. Je sais qu'ils vont bientôt arriver, qu'ils ramperont entre les arbres, dans la boue. Je suis prêt, attentif, l'œil collé au viseur comme à l'objectif d'une caméra. Rien ne peut m'arriver. Au contraire, je fais arriver les choses.*

Il lit ailleurs *Le Jaune et moi*, on se quitte plus. En dépit de sa race, il est devenu mon associé, mon ami. On sillonne la région en camionnette. On visite les fermes pour des matériaux de construction qu'on entrepose sous des bâches à l'abri des regards et on repart, avec nos tenues kaki et nos gants noirs. On brûle les kilomètres en silence. On fait des détours pour rendre visite à untel nous devant de l'argent, pour lever des femmes que je connais dans les faubourgs des villes, afin que je les consomme rapidement à l'arrière du fourgon, entre les parpaings, les outils et le plâtre. Le Jaune en profite pour fumer dehors ou se dégourdir les jambes. OK, ce sont des chairs flasques et vieillissantes qui sentent le déclin et la mort (l'une d'elles a d'ailleurs la mort-vipère tatouée sur le bras), des prostituées squelettiques et édentées puant la dope et payées pour des fellations. Rien à voir avec nos futures esclaves. Elles sont tellement dégueulasses qu'il m'arrive de me mettre en colère et de les frapper, histoire de leur faire payer leur puanteur. Je peux aller loin. C'est le Jaune qui me ramène à la raison. Il jette les filles hors du fourgon. Non qu'il ait envie de les sauver, mais le temps presse. Il lit ailleurs *En réalité*, le Jaune est bien plus qu'un associé, c'est mon double : son regard est aussi noir que le mien est blanc.

Il lit ailleurs, à propos de la femme du barbu, J'ai retrouvé la photographie de notre rencontre à la foire. Elle est souriante. Elle a revêtu une toge de magicienne et elle a une chèvre maquillée en licorne sur les jambes. Je me souviens que j'ai commencé à l'apprécier, à vouloir la baiser, quand elle m'a avoué avoir perdu son job d'assistante éducatrice après que le proviseur avait découvert qu'elle enseignait aux enfants à fabriquer des explosifs. Il lit ailleurs Mariage simple. Petit comité : M., mon témoin, ma mère, ses parents à elle et une amie du lycée. La salle des fêtes pue la bière et le tabac froid. Le barman paie une tournée. Quelqu'un met une pièce dans le juke-box. Personne ne danse. Je suis tellement défoncé que j'ai l'impression que je vais exploser dans mon costume trop serré, jaune ou vert je sais plus. Au bout d'un moment, on se fait chier, alors on prend les voitures et on va se promener au bord de la mer. On ressemble à des pingouins au milieu de toutes ces salopes nues. Nos invités se tirent assez vite. Tant mieux, j'ai rien à leur dire. J'ai de comptes à rendre à personne, certainement pas à eux. Bref. Voilà pour le plus beau jour de notre vie. C'est mon ami qui se charge des frais de cérémonie. Le soir, je baise ma femme par le cul si fort que je m'évanouis. J'ai du mal à respirer. Je crois qu'elle saigne. Elle dit rien. Elle s'endort contre moi, sur la moquette du living. Elle m'aime, après tout.

Il lit ailleurs *Je viens de tuer M. Très facilement, ici même, dans le garage de la propriété de W. Il m'apporte des armes. Je prends un revolver et je tire en plein visage, à bout portant, sans réfléchir. Il s'effondre sur le béton comme un gros tas de viande. Puis il a une crise d'épilepsie, des nerfs doivent être touchés. La moitié du visage est arrachée. Son œil encore valide fixe le plafond avec une sorte d'étonnement bizarre. La scène m'amuse. Je lui crache dessus et j'attends que les mouvements se calment. Le corps se fige dans une ultime crispation, et plus rien. Tout devient limpide pour moi. J'en ai une nouvelle fois la preuve : la seule chose importante est le besoin, et la nécessité de le satisfaire. Le mien, j'en ai conscience, est immense. Il n'a pas, à proprement parler, de limites.*

Il lit ailleurs *Le bunker* est presque terminé. La propriété est mon territoire. J'y règne seul, en maître absolu. J'aime ça. Je m'occupe un peu des chiens, ça m'amuse. Je les maintiens dans un état de dépendance. Je leur donne juste ce qu'il faut pour qu'ils restent en état d'alerte maximale. La faim et la frustration. Je veux pas qu'ils s'endorment. Ils sont une barrière de plus entre moi et le monde. Hormis les travaux, c'est la masturbation et le tir qui occupent mon temps libre. Je trouve dans chaque rêve de nouvelles preuves de dévastation et d'apocalypse, un frémissement de cloportes atomisés par le souffle de l'histoire... Il lit ailleurs J'entends le moteur qu'au dernier moment, lorsque la camionnette franchit la barrière. Le Jaune bondit hors de la cabine. Il a les cheveux courts de prison, un regard de dingue derrière les verres fumés. On s'inspecte longuement. On se renifle le cul comme deux loups. On tourne en rond. On entame une danse, genre les squelettes des illustrations de danses macabres. C'est parfait. Les chiens en peuvent plus. Après le rituel, petite accolade. Content de te revoir. Pareil, mec. Y a mes affaires dans le camion. On s'en occupera plus tard. Etc. Puis retour dans le salon. Juste à temps, j'ai envie de dire... Il lit ailleurs Nous avons une mission. Les gens ne peuvent pas comprendre, mais nous avons une mission...

Il repose le carnet au fond du tiroir, reste immobile sous le ventilateur à l'arrêt. Le silence l'isole, l'empêche d'imaginer le barbu et la proie entre les draps du lit. Dès qu'il se projette dans la chambre, son esprit les confond avec les losanges du couvre-lit, voire avec les deux lourds matelas superposés. Une bourrasque embrase la haie d'épineux au-dehors. Il traverse le salon, convaincu qu'il doit sortir, vérifier quelque chose, s'assurer que le domaine existe encore, que les dogues sont toujours là. Il ouvre la porte d'entrée. Après le long cloisonnement, il est contraint d'avancer les yeux fermés, en tâtonnant dans la lumière éclatante et le parfum violent des épices. Il n'a peur de rien, sinon d'être statique. Le perron grince. La barrière penche légèrement sous son poids. Restant à l'abri de l'avant-toit, il guette une éventuelle intrusion dans le jardin, une présence non désirée. Un moment est nécessaire pour extraire des détails du paysage blanc, anéanti par la chaleur : la haie, les troncs, la camionnette et la Honda Prelude, peinture écaillée et jantes boueuses, l'incinérateur de jardin maculé de suie et de cendres dans un essaim de lauriers-roses, la remise à bois et l'établi noir et carré, surmonté d'une hostile bande blanche, contre la grille au bas du chemin déclinant, la terre couleur brique remblayée sur laquelle bat la pulsation affaiblie d'un oiseau, la colonne de fourmis entre le perron et l'arbre le plus proche... La rumeur du jour est spasmodique et entêtante, comme si une armée d'insectes était à l'œuvre. La corruption du temps n'est jamais aussi évidente que sous le soleil accablant. Il écarte les bras, gonfle le torse. L'effort le fait se sentir vivant, en pleine possession de ses moyens. Il croit être le maître des lieux, ce qui est rarement le cas à l'intérieur de la maison, dans la sphère d'influence de l'autre, du barbu.

Il fait quelques pas à découvert, dans les nappes fétides de chaleur, se tourne vers la maison. Il s'étonne que les murs tiennent encore debout après l'hiver et les orages ayant frappé la région. Les forêts de mélèzes et de sapins blancs des montagnes les protègent, les rendent intouchables. La langue éperdue de la végétation coupe toute autre voix que les leurs. Le camouflage est encore plus grand en automne, au sein du brouillard épais, sans couleur, sans passé ni avenir. Il lève les yeux. Deux éperviers planent dans le ciel d'un bleu immense et sauvage. Après une hésitation, ils plongent derrière les crêtes des conifères. Il décide de grimper la colline, suivant son ombre sur le sol rouge. Il part vérifier la bande de terre fraîchement retournée, quatre mètres sur deux, derrière la remise : les taches d'encaustique, le bavoir pour nourrisson bleu clair orné d'un nuage pris dans le sable, évoquant une langue ou une anguille. Il cherche à renouer avec le moment passé que contient le bavoir, à retrouver la sombre satisfaction du moment. Une tension lui comprime le bas du ventre. Il regarde les rangées de pins au sommet de la colline. Il se croit sous la surface, dans le vide des fonds marins, pourrait avoir un orgasme rien qu'en imaginant la pression écrasante de l'eau. Il est celui qui tue, rivé à l'anonymat et à l'oubli. La remise qu'il surplombe apparaît plus sommaire, montée dans l'urgence et l'amateurisme, avec des moyens limités. Typique du barbu. Une partie de la vallée est visible à travers les déchirures végétales. Le règne des champs calcinés, du bitume chauffé à blanc. Des commerces dans des chariots festonnés s'alignent le long de la route, marchands de fleurs, de fruits, de tapas. Les véhicules se doublent, entrent et sortent par les bretelles d'accès, foncent vers les monts jaunes de chaque côté des bandes continues. À cette hauteur, la chorégraphie est risible, méprisable. On dirait des fourmis qui dévorent ce qui leur reste du monde, la surface pelée où elles sont reléguées. Croire au réel est avant tout une question de perspective, il l'a saisi assez tôt. C'est aussi en bas que le temps reprend le contrôle. Autant de points alimentant sa propre détestation et contre lesquels il doit se prémunir, s'il ne veut pas finir en prison. Il a quitté sa famille pour ne pas avoir à la détruire, s'est affranchi de l'esclavage des normes et des conventions. Il le sait, il s'est mis en retrait, un pas de côté, afin de jouir d'une liberté parfaite, unique et coupable.

Il rebrousse chemin, migraineux, les jambes raides. Le soleil a changé d'axe. Les ombres des arbres pointent vers l'est. Il rejoint la maison en longeant la haie d'épineux sous laquelle est garée la camionnette, un bras tendu vers les baies toxiques. Il a besoin de renouveler le contact, même s'il lui faut nettoyer l'âtre et la remise, ne pas laisser d'empreintes compromettantes, ne pas attirer l'attention, parer les coups, sachant que la nature se chargera du reste. Il a besoin de lutter contre l'inquiétude irrationnelle de voir tout cela s'évanouir. Un clignement des paupières et plus rien, un vide, un vide à la place de la maison, un mirage. Voilà ce que l'histoire aura été : une hallucination collective. Et pas seulement la maison, le reste aussi. Ce qui mettrait un terme à toute jouissance, à toute possibilité de vengeance. Ce qui le priverait de tout pouvoir. Il le revoit pourtant, le barbu, assuré, solide, entrant dans la chambre avec la proie, le regard féroce jeté par-dessus l'épaule, l'assurant d'une routine qu'il connaît bien. Il pourrait la *finir* comme bon lui semble, voilà en substance le contenu du regard. Il pourrait la terminer même s'il veut la garder, en faire ce qu'il veut. Elle serait à lui, une tranchée où se couler, un jouet à sa mesure. Chaque palpitation du vagin et des mamelons, de la gorge et des yeux : à lui. Mais elle est comme les autres. Il s'ennuie vite avec elles. Il n'ose pas le confier au barbu, mais il se lasse de la vie limitée des femmes. Il les connaît par cœur. Celle-ci devrait déjà être à lui. Elle n'est pas un rêve. Il existe d'autres façons d'habiter le temps. Il se dit que le barbu doit innover, inventer quelque chose qu'il ne perçoit pas encore dans la mastication discordante du vent et des arbres, de la terre et des insectes.

L'épouse du barbu a vécu un temps avec eux. Une créature colérique et malveillante, sournoise et vulgaire, qui, par son comportement de conquête et d'occupation servile, autant du lieu, comme fille des propriétaires, que du corps du barbu, s'est échinée à le rejeter, lui, à le maintenir à l'écart. Mais il n'est pas dupe, ne l'a jamais été. Il peut encore éprouver l'intensité farouche de leur opposition. Elle l'a détesté dès le départ, n'a cessé de les monter l'un contre l'autre, sans succès. Il se souvient des grandes déclarations prononcées d'une voix forte et masculine, sur tout et rien, ceci et cela, qu'elle ne mange pas de viande, qu'elle fait du yoga et de la méditation avec un maître n'ayant probablement jamais quitté sa campagne, qu'elle a vécu dans des communautés, que ses parents ne sont peut-être pas ses parents et qu'elle s'en fout, qu'ils sont des marginaux pour le reste du monde mais pas ici, qu'ils sont des gens banals vivant des vies banales, qu'ils aiment jouir sans entrave, que *le sexe est le langage de la beauté*, qu'elle se définit comme une *enfant du soleil* brûlant à vide, brûlant ses orgasmes à vide en beuglant comme une truie sous les coups de boutoir du barbu qui la bat, la gifle, l'étrangle, la déchire rageusement sur les losanges du couvre-lit où déjà, sans qu'elle le sache, feignant de ne pas le savoir, l'acceptant implicitement, plusieurs proies ont couché. Il les a entendus nombre de fois de l'autre côté de la porte fermée. Il la hait de n'être, comme toute femme, bonne qu'à cela, vider les couilles, un vulgaire sac à foutre. Se délectant de l'idée, il admet qu'il aurait fini par la tuer si elle était restée plus longtemps. Il aurait sacrifié cette garce. Le barbu aurait rallié son *point de vue*. Il l'aurait tuée *lui aussi*, c'est évident. Il aurait découpé sa chair laide et triste, tranché avec plaisir ses seins pour les lui faire bouffer, effacer son sourire méprisant. Il est à la fois ravi et déçu qu'elle ait jugé bon, contrainte par le barbu, s'étant rendu compte du frein qu'elle allait mettre à leur projet, de les quitter avant la conclusion logique.

Il s'apprête à entrer dans la maison lorsqu'un bruit, un halètement plaintif, une scansion en provenance du fond du jardin, à la lisière des arbres, attire son attention. La lumière est voilée par l'orage naissant. Le vent enroule des tourbillons de poussière autour des troncs. Les éperviers ont disparu. Le ciel est vide, comme les fenêtres, la vallée, les routes, les panneaux publicitaires qu'il aimait, plus jeune, bomber à la peinture noire, les villes de pierre et de craie où il va rarement, uniquement pour récupérer ce dont il a besoin, les immeubles où se terrent les cloportes, le monde entier dans sa futilité minable. Il frémit, électrisé par la haine. Il doit rester maître de lui, demeurer à portée de cris. Pas le choix. Cela va arriver. Rien de concret pour l'instant, mais les choses sérieuses commencent, vont commencer, vont certainement commencer, et il est hors de question qu'il *n'en soit pas*. Il identifie le bruit. Ce sont les chiens dans leur enclos. Voilà des jours qu'ils ne s'en occupent plus. Qui cela pourrait-il gêner ? La zone est devenue inhabitée. Plus personne dans les maisons et les fermes, plus personne sur les routes, les chemins forestiers. C'est encore plus radical : l'espace s'est rétréci aux dimensions de la propriété, il s'est calcifié autour d'eux. Les chiens sont en train de crever au bout de leurs laisses, sans nourriture ni eau. Il s'en occupera lorsqu'ils seront trop faibles. Il leur réglera leur compte d'une balle dans le crâne. Pour l'instant, il apprécie leurs tentatives désespérées pour exister. À défaut de la chambre, les bruits viennent de l'extérieur. C'est toujours ça.

Nouvelles rondes dans l'obscurité poisseuse du salon, l'estomac noué par une rétention de matière fécale. Résister à la poussée interne se rapproche le plus d'une volupté chez lui. Il pourrait aimer ce temps qui le sépare de la proie, alors qu'il est libre de retarder ou non l'inexorable, mais, pour une raison ou pour une autre, il n'en est rien. Il déambule entre les meubles, l'esprit brumeux, traversé de flashes migraineux. Il essaie de se souvenir des jours précédents, des autres proies, de leurs visages vidés par l'imminence de la mort, de leur odeur, leur odeur de lait et de méthane, de leur tétanie abjecte. Se souvenir de la souffrance réelle, de quelque chose enfin, il en a besoin. Il continue de tourner. Rien n'émerge. Rien n'émerge jamais. Et c'est bien pourquoi il va recommencer.

Il traverse le salon, ouvre une porte invisible dans le noir. Le saisit un mélange âcre de sciure, de renfermé, et au second plan, plus léger, d'ammoniac. Il franchit le seuil en tâtonnant, jusqu'à trouver l'interrupteur. Lumière clandestine d'un plafonnier balançant au bout d'un fil électrique. Il distingue mal les choses dans la touffeur abominable du nuage de poussière, mais entend distinctement les chiens au-dehors. Après une volée de marches en bois, il atterrit dans une minuscule remise : étagères et armoires métalliques sur un contreplaqué hideux, instables empilements de cartons s'affaissant sous le poids d'autres cartons, outils, pinces, tenailles, marteaux, règles et niveaux croisant le fer sur des plans, chiffons, vieilles nippes, perceuses et scies à métaux accrochées au-dessus d'un établi. Un étau brisé en deux gît par terre. L'inspection est lapidaire. Sans cesse le besoin impérieux de vérifier que l'histoire est en cours, mais sans aller au bout, reculant avant d'en avoir la pleine certitude.

Il éternue bruyamment. Le tableau change. Bien qu'il peine à garder les yeux ouverts, il devine les outils se hérissier, devenir plus tranchants, nocifs, évoluant du statut d'instrument à celui d'arme potentielle, libérant la violence dont ils ont été le médium. Une histoire de pression atmosphérique. Sur la lame garnie de dents triangulaires d'une scie égoïne, un feston de matière organique séchée forme au niveau des pointes antérieures des croûtes plus sombres, plus épaisses. Une telle ligne se retrouve sur d'autres objets. Il hoche la tête de dépit. Même s'il nettoyait chaque pièce avec soin, cela n'y changerait rien. Quoi que l'on fasse, le temps ne cache jamais que des morts. Dans un coin, des sacs de toile contiennent des uniformes kaki, des cagoules, des gants et des bottes militaires à semelles cloutées, différents couteaux dentelés dans leurs fourreaux en cuir, des fusils d'assaut automatiques type M16 et une kalachnikov, des munitions. Il répète son propre nom à voix haute, tout sourires, sans raison, car l'alchimie du moment l'exige.

Un trait noir indique l'existence d'une porte dans un panneau en contreplaqué de la remise, masquée par des étagères à chevrons. Il commence par dégager la zone, puis fait coulisser la bande amovible. Essoufflé, les yeux rouges, il éponge la sueur de son front avec un mouchoir trouvé là, crache à terre. La chaleur est extrême. Il est dans la chambre de sudation d'une tribu indienne, en train d'atteindre la vérité d'une conscience délivrée. Touché par une forme aiguë de clairvoyance. L'ouverture révèle les reflets de jade d'une vitre opaque creusée dans le mur. Il s'empare d'une paire de lunettes militaires de vision nocturne gris métallisé. Il a déjà eu l'occasion de l'utiliser et connaît le paysage à travers les lentilles : l'aura vert émeraude qui sourd de la matière atomisée, l'intense rayonnement d'aurore terminale, la corrosion des spectres anémiques dans le bain froid, le champ d'esprits, monde attirant où il aimerait se tapir, hors d'atteinte. La vitre marque la partie la plus intéressante du pavillon, celle qu'il préfère, où il se rend parfois, inversant les rôles. Il éteint la lumière, enfile les lunettes. Il croit deviner une fille recroquevillée dans l'effusion brumeuse de vert, vautreée dans la terreur et la honte, sur la planche de bois où elle peut à peine allonger son corps nerveux et fébrile, où elle suffoque et passe de la panique au désespoir, de la mémoire à l'absence. Il y a des heures plus accablantes que d'autres. Nul moyen de lutter contre l'idée de sa propre fin. Il aime surprendre le basculement vers la résignation chez la proie, alors qu'il l'épie sans être vu ni entendu. Mais ce n'est qu'une projection. La cellule d'un mètre sur deux est vide. Les toilettes chimiques et le rouleau de papier hygiénique, les divers flacons, crèmes, désodorisants, même le peigne, dorment encore, en attente.

Le silence l'accueille dans le salon. Pour la seconde fois, il sort sur le perron en prenant soin de bien refermer la porte derrière lui. Une violente quinte de toux le prend. Il tousse et crache, plié en deux. C'est dans le jour livide, la terre chauffée à blanc. L'infection est partout. Pas de marche arrière possible. Il se redresse. Le temps a passé. L'orage s'est rapproché. Le pavillon est muet. Il ne veut pas sombrer dans une frustration irraisonnée. Un geste après l'autre, c'est ce qu'il a toujours fait. C'est ainsi qu'il vit. Il devine les signes avant-coureurs de la nuit : les ombres allongées des pins, la brume mauve au ras du sol, l'huile mate qui vernit les murs, le toit et le faîte des arbres, le soleil emportant avec lui ce que la lumière a de vivant... Il ne doit montrer aucune faiblesse. Il est un dominant. Rien ne peut l'atteindre. Il aurait pu mettre fin au silence depuis longtemps. En dépit des grands mots, il reste soumis au barbu, inféodé. À lui de rester occupé. À lui de... Le vent se lève. Les chiens aboient sans conviction. Il avance, passe devant eux, les siffle. Ils sont décharnés. Ils ont les côtes saillantes sous le cuir noir luisant et de profondes entailles sanglantes autour du coup, au niveau du collier attaché à la longue laisse claquante. Des filets de bave écumeuse oscillent sous leurs gueules aux lèvres retroussées, crispées dans un rictus de haine frénétique, de tyrannie absurde. L'un d'eux a l'oreille déchirée. L'autre a l'œil droit crevé, à en juger par la petite boule grisâtre et fripée qui semble fixer le vide avec tristesse et résignation. De fait, ils bougent, se bousculent et se montent dessus avec moins d'énergie. Encore une fois : ce sont de bons marqueurs de la fin prochaine. De leur propre fin comme de celle de toute chose. Normal alors, admet-il, qu'ils aient voulu se jeter sur la femme et l'enfant avec tant d'ardeur, cette autre fois, avant le rapt, lorsqu'ils se sont croisés sur la route. Une provocation. Comme un démenti cinglant. Lui-même a eu de la peine à se retenir. Il aurait dû les lâcher à ce moment-là. Ils auraient gagné du temps. C'est une autre forme de plaisir que de voir les chiens accomplir le travail, faire ce qui doit être fait sans la moindre hésitation.

Il décide d'aller voir la tranchée ouverte à l'extrémité du domaine. Il passe devant la maison, l'incinérateur de jardin et la camionnette blanche qui est probablement le seul endroit sur terre où il se sent chez lui, dans le fourgon ou derrière le volant. Il traverse la bande d'herbe roussie puis grimpe en haut du tertre, appréciant la fraîcheur sous les branches. Il se poste à l'une des extrémités de la tranchée. Un mètre de large pour cinq mètres de long, profondeur d'un mètre cinquante. La terre est noire, si compacte par endroits que les racines semblent avoir lutté contre une brusque montée du niveau du sol. Il se penche, genou plié, main droite sur la cuisse. Une poignée d'osselets triangulaires et jaunâtres est prise dans la terre : des dents, d'autres fragments osseux. Il fait deux pas le long du trou. C'est avec le même détachement qu'il identifie le puzzle émietté d'un crâne. Les orbites noires posées sur lui le suivent où qu'il aille. Il revient sur ses pas, surplombe le crâne, le défie sans compassion, de ses yeux impudiques, froids et durs, avec colère peut-être, cherchant à l'écraser dans la terre, à le faire disparaître d'un regard, comme s'il était responsable de son ennui et de son insatisfaction, littéralement mis à nu et dans l'incapacité de mentir au fond de la tranchée, coupable, coupable avant tout de n'avoir pas su rester vivant.

Il prolonge l'inspection. Des cartilages costaux éparpillés, des métatarses, d'autres dents, un fémur coupé à la scie et incrusté d'une fine limaille d'acier. Des côtes brisées. Quelques effets personnels jetés en vrac : paires de lunettes, bijoux, sous-vêtements, chemises, passeports et papiers d'identité, chaussures taille adulte et enfant, livres et clés, ce qu'ont été, en grande part, les voisins. Il est attiré par le fond et manque de tomber. Il tressaille, se retourne brusquement avec le sentiment que quelqu'un le surveille. Le tamis des branchages ne lui offre que des choses déjà vues, déjà recueillies. Le vent gagne de l'ampleur. La tempête est proche. Elle n'atteindra pas la propriété, c'est souvent le cas. À travers ses paupières sèches, le soleil est une boule blanche et la forêt, des barbelés. Il a envie de boire pour dissiper le goût de soufre dans la bouche. Il tient bon, les deux pieds dans la terre. À chaque pas le long de la tranchée, il doit lutter contre l'air empoisonné. Il mue, incarne une identité à la fois plus primitive et plus vraie, plus proche de ce qu'il est : le gardien des victimes passées et à venir, celles qui vivent et parlent et respirent et agissent encore dans leur naïveté impure et celles étendues au fond du trou, immobiles, déjetées, condamnées à un anonymat de substance, cartilage, fibres, phosphore et plomb. Il n'établit pas de distinction nette entre les deux groupes. Ce qui les sépare est plus compliqué que l'opposition vivant – non-vivant et ne peut être résumé au fait que la disparition des uns génère automatiquement l'apparition des autres dans la balance, vivants contre morts. Les corps de la fosse sont bien réels, d'une nature plus radicale que les créatures indigentes de la vallée.

L'orage est retombé d'un coup. Le silence est étale. Il s'agenouille au bout du charnier sans avoir peur d'y tomber, un foulard plaqué sur le visage. Les profondeurs électriques sont animées d'un grouillement frénétique et vrombissant de mouches à damier. Les deux corps sont là, le mari et le bébé, à différents degrés de pourrissement. Il s'excite à la vue de leurs chairs livides, déchirées et noires, de leurs yeux bouffés. L'homme est en position fœtale, replié sur sa souffrance inqualifiable. Le corps du bébé est gonflé et tordu, visage rond, tête et bras et jambes non dissociés du tronc, dos bosselé et creusé par endroits par les larves de nécrophores et les pontes successives des diptères dans la cage thoracique. Preuves d'une destruction à grande échelle, premier stade d'une hécatombe plus vaste encore. Il sait qu'aucun mot ne peut dépeindre le spectacle, l'ahurissante sauvagerie avec laquelle le réel s'acharne sur les cadavres, les dévore, les retrousse, l'humiliation excessive, inouïe, qu'il leur fait subir. La plupart des gens préfèrent ne pas voir. Cela fait de lui un être supérieur, avec un temps d'avance. Il est empli d'une connaissance à laquelle les autres n'auront jamais accès. Le processus de décomposition est une pure infamie, non parce qu'il nie ce que nous sommes mais, au contraire, parce qu'il le révèle, couche après couche : de la matière informe qui aura été, pour son plus grand malheur, vaguement pensante et individuée.

Si c'était à refaire, il le referait sans hésiter un instant : pénétrer de force dans le pavillon du couple en bloquant la porte du pied, isoler le mari et l'enfant pour les détruire, les ramener à leur état premier de nourriture pour les vers, et au-delà, s'acharner sur ce qu'ils incarnent, ne cesser de leur infliger la vérité qu'ils ont la prétention de nier. Il se dit avec rage *Mais pour qui se prennent-ils ?* Avec leurs maisons bourgeoises, leurs vies propres et bien rangées, leur confort hypocrite. *Quel pouvoir pensent-ils avoir sur nous ?* Si c'était à refaire, il le referait : tirer le mari jusqu'au fond du jardin pour lui en coller une dans l'estomac, le regarder se vider de son sang, puis le finir d'une balle dans la tête, ses yeux étonnés posés sur eux, lui écraser la mâchoire et tous les mots avec. Si ça n'avait tenu qu'à lui, il l'aurait attaché et forcé à voir ce qu'ils comptaient faire à sa femme. Il en aurait tiré un plaisir immense, il le sait, l'ayant déjà fait avec d'autres. Après avoir neutralisé temporairement la femme en l'étouffant, c'est lui qui s'est occupé du bébé. Un coup de couteau dans la nuque, la lame s'enfonçant comme dans du beurre, le hoquet de stupeur, la bulle de salive au coin des lèvres, les jambes soudain tendues, battant lentement le vide, les yeux révoltés, le corps alourdi jeté sur la bâche en plastique, puis dans la tranchée, sous l'autorité impavide du barbu. Si ça ne tenait qu'à lui, il écumerait tous les pavillons du comté, de la région, du pays, du monde, un par un, pourquoi pas, les *nettoyant* patiemment, créant ainsi l'illusion que les propriétaires ont quitté les lieux en hâte, sans avertir personne, laissant tout en l'état, meubles, vêtements, jouets, y compris les couverts sur la table, le linge dans le tambour de la machine à laver, le journal ouvert. Vidant le monde, chaque mort déculplant son désir de tuer, sa frustration de prédateur.

Avec la nuit, il n'y aura bientôt plus rien, rien des montagnes, des chiens, rien d'eux. Il décide d'échapper pour un temps à la zone d'influence du pavillon. Il franchit la grille, sort, marche au hasard sur le sol mou. Un vague chemin sinue entre les arbres, autour des maisons, des tas d'affaires abandonnées, des déchets. Il remarque que les chiens ont cessé d'aboyer. Il s'aventure de plus en plus loin. Il ne voit plus grand-chose, se prépare à tout avec résignation ou indifférence. Dans une petite clairière dégagée s'attardent les restes du jour. Le silence y est plus léger. Pourtant, malgré la distance, il le reconnaît toujours comme celui de la chambre. Il s'allonge dans l'herbe, accablé de fatigue. Le tapis d'aiguilles et de rameaux épouse les courbes de son dos, de ses hanches. Il parvient à relâcher la tension. Il jette le foulard, ferme les yeux, laisse la vie s'écouler hors de lui, façon de singer la mort, ce qu'il faisait déjà enfant. Il retrouve le fond permanent de haine, l'abjection rageuse à la base de son identité, comme un champ d'interférences. Il sait qu'il n'arrêtera jamais, tant que le monde ne sera pas réduit en cendres. Encore une fois, l'enjeu est simple : soit il prend part à la destruction barbare du temps, soit il la subit. Il somnole. Il rêve que des arthropodes ont creusé une galerie dans les épaisseurs de la terre et remontent vers lui. Les piqûres sont vives. Il se débat. Trop tard. Les larves ont déjà éclos dans ses alvéoles pulmonaires et se nourrissent de l'humeur aqueuse des globes oculaires. Il s'éveille, ouvre les yeux, porte une main mécanique à son visage. La nuit est complète.

Il retrouve son chemin au jugé, une main tendue devant lui. Il n'a pas peur. Une vague luminescence expire du corps opaque de la forêt. Une fois dans le jardin, il fait attention à ne pas trébucher. S'étant habitué à l'obscurité, il devine sans mal les deux formes qui gisent dans le fond de la tranchée, l'enfant et le père, pâles, légèrement bleutés. Il aurait dû se munir d'une lampe. Il se retient pour ne pas se jeter dedans et finir le travail, sans qu'il sache ce que cela veut dire. Il crache. La salive frappe l'un des corps en un bruit mat. Ça ne suffit pas, ces corps inertes, et ce sera la même chose avec la fille et tous les autres. Comment être apaisé ? Il sait que les êtres sont un virus que des orgasmes médiocres propagent, que passé et avenir n'existent pas. Que le temps est une errance qu'il faut vivre jusqu'à la mort, faute de l'investir. Le reste est un mensonge. Il n'est pas dupe, pas lui. Il occupe le présent, totalement, intégralement, sans se soucier du reste. C'est la faute qu'on lui reproche, le motif de son exclusion de la communauté des hommes. Il s'en fiche. Il reste là un moment, l'esprit vide. Puis il se tourne vers les rangées compactes d'arbres, inhale les senteurs organiques de la terre chargée de la chaleur du jour. Tendus, harassés, face au décor noir, sinueux, inextricable, lui-même invisible. Avec une sensation de perte qui semble faite de la même texture que l'encre. Il s'approche du pavillon, contourne l'aile ouest, se poste devant la fenêtre aux volets fermés. Il pose les mains contre le mur en bois, l'oreille contre les vitres, ferme les yeux, immatériel, guettant son tour, immobile, quelque-part dans l'obscurité, tentant d'imaginer le barbu à l'intérieur.

Il se demande enfin : et si, et si l'air devenait solide tout à coup, ce qu'il croit possible d'ailleurs, si l'air se figeait, durcissait, cristallisait, bloquant l'oxygène, que les poumons se calcifiaient, durs comme de la pierre, qu'arriverait-il alors ? Il se demande, non, il sait, il est intimement convaincu qu'il résisterait. Il est un soldat, un guerrier, un loup. Il résisterait plus longtemps que les autres. Il aspirerait une grande goulée d'air, la dernière, et la retiendrait longtemps, si longtemps qu'il aurait le loisir de voir le monde crever autour de lui, les cloportes succomber et cracher et se tordre de douleur, convulsifs, les mains autour du cou, les yeux exorbités, la langue bleue pendante, crachant des litres de bile verdâtre, les uns sur les autres. Oui, il le sait, il le répète en avalant l'air nocturne, sec et chaud, dans ses poumons. Il survivrait au monde haï, en bon soldat, pour au moins quelques secondes de toute-puissance, quelques secondes d'un bonheur intense, proprement insoutenable.

Le barbu en est convaincu. Quoi qu'il fasse. Quoi qu'il fasse, c'est toujours la même chose. La fin est toujours la même. C'est inexorable. On se retrouve seul. On retombe, écrasé, poisseux, vide. Aveuglé ou trop lucide, ce qui revient au même. On se sent lourd. Des coulées de plomb à la place du sang. On crache des yeux. On pue la mort. Le cœur est faible. On sent sa peau vieillir, craquer, se déchirer de toute part. La vérité est vomie hors de soi, comme de la merde. Il a beau lutter contre la poussière et l'égarement, il ne peut en aucun cas atténuer l'impact douloureux de cette vérité. Le monde dans sa globalité est contre lui, et lui, lui n'est pas à la hauteur. Chaque gorgée d'air augmente sa nausée. Il nage au bord de l'asphyxie, un pied d'un côté et un de l'autre. Il doit lutter contre la vieille terreur des bêtes condamnées à crever. Non. Non. Non. Pas lui. Il n'est pas comme ça. Il ne ressent rien d'habitude. La vie existe à peine et rien ne peut l'atteindre. Sa haine est plus forte que le niveau de réel. Non. Non. Pas lui. Pas lui. Il refuse de lâcher prise. Il continue d'exister. Tremblant. Sans force. Pas le choix. Mais cela reviendra. Il le sait. Pas la première fois. Il doit tenir bon.

Il est debout au centre de la chambre, immobile au pied du lit. Dans l'obscurité, il ressemble à une image affaiblie de lui-même. Il capte une vague rumeur extérieure, quelque part derrière lui. Il pense tourner la tête vers les volets, en est incapable. Tout ce qu'il est en état de faire, c'est de fixer le plâtre écaillé devant lui. Le brouillard de lumière synthétique est traversé de lentes pulsations cardiaques. C'est ainsi qu'il surnage, en restant attentif aux variations chimiques corporelles. Au poids de l'écœurement qui, à peu de chose près, donne une mesure de son existence.

Alors qu'elle s'amplifie, l'odeur excrémentielle qui baigne la chambre de lourds effluves l'éloigne du temps présent. Il a l'impression de s'effriter au contact de cette odeur, d'y vaciller. D'avoir moins de réalité qu'elle. Il sent l'espèce de pourriture insidieuse envahir les draps, gagner le parquet et les murs, croître au plafond : des plaques vertes, malodorantes, grouillantes de vermine. Il bouge les pieds, raffermi sa position. Il expectore sa gêne, mais sa toux ne fait aucun bruit. Le vertige est un avant-goût de la fin. La tête baissée, la nuque et les tempes pesantes, il contemple avec un sentiment mêlé la proie allongée devant lui : les bras dociles le long du corps, les jambes légèrement écartées et les genoux relevés, les talons enfoncés dans les vagues des draps au bord du lit, inerte, dérivant dans le silence ambigu entre marée montante et descendante. Malgré son désarroi, il convient que le désir de la proie est assouvi. Il peut même croire à son contentement. Le sien, en revanche, demeure obstinément hors de portée. Il a envie de gronder sa détestation. Il est distrait, accaparé par les relents fécaux toxiques, rejeté dans un néant de pourriture.

Au bout d'un moment, semblant s'éveiller, il se redresse, écarte les épaules, gonfle le torse. La parade est vaine. Quel que soit le degré d'effort, il ne peut pas se mentir. Pas ici, dans l'infection de la chambre empuantie. Contraint d'admettre qu'il n'est pas aussi puissant et redoutable qu'il devrait l'être, aussi légitime que la situation le conditionne à être. Contraint de se voir comme il est, non un prédateur mais un être mal incarné, incomplet, perdu entre les trop-pleins et les trop-vides de son existence, un fantôme sans joie, sinistre. L'odeur est virulente, étouffante. Il n'aura bientôt plus de place. La mollesse qu'il éprouve est haïssable, honteuse. Il scrute le corps en bataille devant lui, le visage ruiné de la femme, la fiction amère des lèvres et des yeux blancs. Là encore, il n'y voit rien de confortant, rien pour l'apaiser. La même histoire depuis toujours. Les corps complexes nient ses besoins directs et autoritaires, imposent une forme de résistance ou d'écart, même lorsqu'il les marque d'une manière ou d'une autre. Il a horreur de l'admettre. Il préférerait tuer plutôt que de l'admettre, mais il a échoué. Il a échoué sur toute la ligne. Voilà ce qu'il décrypte dans l'odeur fétide imprégnant l'endroit, la même gangrène, la même nécrose personnelle le condamnant à batailler plus avec l'échec ou la mort qu'avec un plaisir purement sexué.

C'est ainsi. Il n'a pas le choix. Il n'a jamais aucune forme de choix. Personne. Dévorer ou être dévoré. Ce n'est pas lui. Ce n'est pas sa faute. Pas de justification. La sexualité est, par nature, anonyme et frénétique, sadique et cruelle. Arrive un moment où seule la torture ravive l'illusion d'une possession. On inflige et on reçoit la douleur afin de graver dans la chair l'acte auquel elle s'associe, comme une marque indélébile, et si on tend à privilégier la douleur indépendamment de ce qui la génère, c'est pour tester son aptitude à vivre encore un peu dans une durée, la durée de la douleur, le pur étirement de la sensation physique. Par la souffrance, dérouler le temps caché sous la peau. Aller le débusquer au fond du corps. Il n'a pas le choix. Il ne l'a jamais eu. Il s'est installé dans les montagnes pour retrouver un semblant de liberté, mais il a juste remplacé un mensonge par un autre.

Il ferme les yeux. Il rêve de victimes hypnotisées se consumant dans les flammes d'un immense bûcher. Les corps jetés se boursouflent et se craquellent, se replient vivement, noircis, anguleux, outrageusement sexués. Ils donnent l'impression de danser dans le feu lent, la lumière et la chaleur extrême. Tous les éléments du sacrifice sont réunis. Il se demande jusqu'où cela ira et quelle forme prendra la dernière phase de la crise. Il se dit que s'il veut échapper à l'hécatombe, il va lui falloir aller sous terre, à une profondeur où la corruption atomique restera sans effet. Il sursaute, conserve les paupières closes. Il rêve ensuite de femmes nues, dressées, dispersées dans un champ de basalte vaguement lunaire. Il en caresse une, s'approche de la suivante pour la palper à son tour. Elles ne réagissent pas. Elles ont la fixité hautaine des statues. Dures, bleu et noir comme certaines roches volcaniques. Ses propres mains, prenant de l'assurance, creusent leur chemin dans une matière aussi friable que du charbon. Il n'en retient rien. Les peaux, les visages, les seins s'effritent sous ses doigts effrénés, deviennent poussière et cendre avant même qu'il n'ait la sensation de les toucher. Le vent âcre les emporte aussitôt. Il est aveuglé. À mesure qu'il étouffe de rage, il agrippe de plus grosses poignées de charbon et les jette en l'air, sans plus de résultat. Puis il leur donne des coups qui les brisent en deux. Il se fore littéralement un passage à travers elles. En vain. Il se retourne. Il est seul. Impuissant malgré ses efforts.

Il rouvre les yeux sur le lit. Il est encerclé par la puanteur. Traqué. Pris au piège. Il baigne entièrement dedans. Il s'y enfonce. Il s'y noie. Il la sent en lui à présent. C'est elle. Elle coule dans ses veines et gagne ses fibres corrompues. Ses pieds font des marques noires au sol. Il tremble, jette des yeux ronds. Il est à nouveau le gamin frustré qui vit chez sa grand-mère et se masturbe jusqu'à tomber évanoui, le sexe ligoté avec du fil en nylon pour amplifier l'orgasme, le gland pissant du sang à force d'avoir été frotté contre l'écorce des arbres, à nouveau le gamin qui se libère les intestins dans le pantalon afin de chasser les adultes et autrui en général, afin de s'assurer un périmètre de sécurité, le corps couvert de merde séchée. Il roule des mécaniques avec l'Asiatique. Il est un père ou un guide pour lui. Peu importe. Il s'en fout. Il sait qu'il peut encore lui mentir et prétendre quelque temps, à travers le carnet qu'il laisse traîner par exemple, mais il ne tiendra pas la barre longtemps. Le mensonge est... Il se demande *Et après ?* Il se demande *Et après ?*

Il grimace. Les effluves deviennent abominables, d'une acerbité sans issue. Il est perdu. Il est terrifié. Il se dit que c'est l'odeur de la mort, plus forte qu'il ne l'a jamais sentie. Il ne doit pas la craindre mais l'accepter, s'il veut vivre un jour de plus. Il doit l'inhaler comme un buvard absorbe l'encre. Il le sait, l'a déjà fait. Il est lui-même cette répulsive pourriture de charnier de la taille du vivant. Mais il est trop tard. Il en est incapable. C'est devenu trop grand. C'est devenu incontrôlable. Il pense à la capsule bleue de cyanure qu'il porte toujours avec lui dans la boucle de ceinture. Au cas où, juste au cas où. Partir en soldat. Partir avant la fin. Échapper à l'armée des cloportes, comme dirait le Jaune. Garder la main. Un dernier coup de bluff.

La proie fine, en lame de couteau, est devenue une sorte de jugement. Avec ce calme anormal, ce visage blanc tourné vers le plafond, cette façon détestable de l'ignorer, cette distance contagieuse. Elle est le couperet d'un châtement. L'air vicié siffle hors de sa bouche. Chaque battement de cœur frappe directement l'arrière du crâne et les tempes. Il frémit, ferme les yeux, les ouvre. Il aimerait être caché dans la forêt, allongé sur la mousse, à tirer des milliers de cartouches sur ce qu'en général il n'atteint jamais. Dans son élément. En contrôle. Le monde est une sépulture, d'où l'odeur immonde de fosse septique. Le monde est un carcan d'excréments qui se referme rapidement sur lui. Seul dépasse son visage. Tout est pourriture. Il déplace son poids d'une jambe à l'autre. Il regarde son ventre énorme, ses bras, les marbrures de cadavre sous l'ampoule. La capsule de cyanure bleue... Non. Non. Non. Il doit lutter. Il est un soldat. Il est un mercenaire. Il n'a pas peur de sa propre mort. Il n'a pas peur de crever. Au contraire. Il l'apparente à un orgasme surpuissant, dévastateur. Il va y jouir toute sa haine, par de longues et violentes éjaculations qui n'en finiront plus. La vie conduit à ça. La vie n'est qu'une vulgaire préparation à cela. Non. Il redoute plutôt le portrait de lui que l'infection compose, le tableau intégral des défaites de ce côté-ci de l'existence. Redoute que les gens, au fond, découvrent sa vraie nature. Il baisse douloureusement la tête dans les relents saturés de la mort, vers ses bras morts, ses pieds morts, son ventre énorme et mort, son sexe mort pendu entre ses cuisses mortes, vers le mur du fond et le lit, la parure retroussée des losanges, vers le mépris silencieux de la proie.

Il a entamé quelque chose qu'il ne pourra pas finir, il le devine. Alors il se détourne, se dirige vers la porte. Il surprend sa silhouette filiforme, écrasée et absurde, sur le bouton de porte. Il l'ouvre, traverse d'un pas mou la cuisine. Il entend des gouttes tomber dans l'évier, une porte de placard grincer. Vibrations mauvaises dans les jambes et le dos : il n'a rien à faire là. Il va dans le salon, se baisse et récupère les lambeaux de tee-shirt et le pantalon roulé en boule et la paire de menottes. Il cherche un moment la clé, ne la trouve pas. Il jette un œil à la tapisserie forestière, retourne dans la chambre et ferme la porte derrière lui. Il se tient sur le côté du lit, les affaires dans le creux des bras, tanguant légèrement, les yeux morts et un peu de bave sur la lèvre inférieure. Il se sent perdu. Il murmure quelque chose d'incompréhensible, comme un chant sinistre et lancinant, du fond de la gorge. Après un sursaut, il cligne des yeux et se met en mouvement. Il pose le tas d'affaires au pied du lit, puis déroule les morceaux de tee-shirt, pour les poser avec un soin étrange et méticuleux sur le torse de la proie, en faisant attention à ce que le tissu couvre bien chaque segment d'épiderme. Il fait la même chose avec le jean le long des jambes, comme s'il cherchait à la rhabiller, à donner l'illusion qu'elle est habillée, pour qu'elle ne se dégrade pas, n'attrape pas froid. Il finit par se prendre lui-même au jeu de l'illusion. Il suppose que tout est à refaire, que tout va reprendre, retour à la case départ, nouvelle chance, nouvelle partie de toute-puissance et de soumission. Cette fois il ne craquera pas, ne commettra pas d'erreur. Il fera les choses correctement. Il les fera sans trop réfléchir. Une jouissance absolue le récompensera. Elle est là. Elle est la proie. Elle est avec eux. Elle est là pour ça. C'est sa fonction. Sa fonction première. L'histoire se répète. Elle porte un jean, un tee-shirt à manches longues rouge et blanc avec le nom d'une équipe de base-ball brodé dans le dos, qu'elle revêt lorsqu'elle reste à la maison à bricoler ou à jardiner ou à traîner avec son fils. Ne reste plus alors. Ne reste plus qu'à la réinstaller dans le fauteuil club du salon, devant le papier peint forestier et l'halogène, et que le cuir chauffe à son contact et que leur petit jeu sans issue, inlassablement, recommence.

**L'EXEMPLAIRE QUE VOUS TENEZ ENTRE LES MAINS A ÉTÉ RENDU POSSIBLE
GRÂCE AU TRAVAIL DE TOUTE UNE ÉQUIPE.**

COUVERTURE ET CONCEPTION GRAPHIQUE : Alain Blaise

MISE EN PAGE : Soft Office

PHOTOGRAVURE : Point 11

RÉVISION : Nicolas Fresneau et Ève Sorin

COMMERCIAL : Pierre Bottura

**COMMUNICATION : Isabelle Mazzaschi et Jérôme Lambert,
avec Adèle Hybre**

RELATIONS LIBRAIRES : Marie Labonne et Jean-Baptiste Noailhat

**RUE JACOB DIFFUSION : Élise Lacaze (direction), Katia Berry
(Grand Sud-Est), François-Marie Bironneau (Nord et Est),**

Charlotte Jeunesse (Paris et région parisienne),

**Christelle Guilleminot (Grand Sud-Ouest), Laure Sagot
(Grand Ouest), Diane Maretheu (coordination)**

**et Charlotte Knibiehly (ventes directes), avec Christine Lagarde
(Pro Livre), Béatrice Cousin et Laurence Demurger**

**(équipe Enseignes), Fabienne Audinet et Benoît Lemaire (LDS), Bernadette Gildemyn et
Richard Van Overbroeck (Belgique),**

Nathalie Laroche et Alodie Auderset (Suisse), Kimly Ear (Grand Export)

DISTRIBUTION : Hachette

DROITS FRANCE ET JURIDIQUE : Geoffroy Fauchier-Magnan

DROITS ÉTRANGERS : Sophie Langlais

ENVOIS AUX JOURNALISTES ET LIBRAIRES : Patrick Darchy

LIBRAIRIE DU 27 RUE JACOB : Laurence Zarra

ANIMATION DU 27 RUE JACOB : Perrine Daubas

**COMPTABILITÉ ET DROITS D'AUTEUR : Christelle Lemonnier, Camille Breynaert et Christine
Blaise**

SERVICES GÉNÉRAUX : Isadora Monteiro Dos Reis

ISBN papier : 978-2-35204-734-6

ISBN numérique : 978-2-35204-964-7

Dépôt légal : septembre 2018

Cette édition électronique du livre *Requiem pour Miranda* de Sylvain Kermici a été réalisée le 7 mai 2018 par Soft Office.